

LITTÉRATURE

Leloup, Leclerc, Massoud
al-Rachid et cie
Page F 2

DE VISU

Stimulante Diane Landry
Page F 9

LE DEVOIR

CAHIER
F

LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE



COLLAGE: CHRISTIAN TIFFET



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

CHRISTIAN
DESMEULES

Elle aime les chevaux, la musique, Nabokov, Raymond Carver et les photographies en angle mort de Nan Goldin. Les images, les êtres et les mots qui parlent à la vie.

Pour Marie Hélène Poitras, écrivaine lauréate du prix Anne-Hébert en 2003 avec un premier roman audacieux et prometteur intitulé *Soudain le Minotaure* (Triptyque, 2002), journaliste et chef de section musicale à l'hebdomadaire culturel *Voir*, l'heure est à la nouvelle. Douze histoires de perte d'innocence sur fond de sordide poétique. Des «fables noires», comme elle en parle elle-même. Et un plaidoyer sans fard en faveur de l'imaginaire.

Parmi cette douzaine de nouvelles à l'humanité sensible que signe la jeune femme de 30 ans, dont la moitié ont déjà été publiées dans des revues (*p-45*, *Jet d'encre*, *Zinc* ou *Moebius*), on trouve des personnages de chevaux fatigués, d'animaux sauvages trahis par l'homme et d'enfants sages qui se doutent parfois des laideurs que réserve la vie. Sa géographie est complexe: les paysages y sont vastes comme des terrains vagues échoués au bord du fleuve ou comprimés entre les murs ternes d'une piquerie du Centre-Sud.

Des images fortes

Une vieille jument de calèche s'enfuit à travers le centre-ville de Montréal au petit matin, ivre de liberté, avant d'aller s'étendre pour mourir dans un terrain de baseball abandonné. Mortelle randonnée aux accents tolstoïens sur un air de Goldfrapp, *La Mort de Mignonne* ouvre le recueil et donne le ton. Un sublime morceau de tension entre le particulier et l'universel: «Chaque cheval qui tombe est un petit drame dans l'univers, un tremblement de terre invisible équivalent à la coupe d'un arbre, à la naissance d'un éléphant, à la fonte d'un iceberg.»

La Beauté de Gemma, plus loin, décrit la trajectoire en étoile filante d'une adolescente à la beauté atypique, de sa petite ferme en Saskatchewan jusqu'aux passerelles des défilés de mode new-yorkais où elle avançait «sans sourire, lookée, incandescente». Des jeux innocents dans les ruisseaux clairs aux images trop crues qui brûlent les cils et renversent l'âme.

Grunge nous entraîne dans le sillage d'adolescents de la fin du secondaire qui s'offrent un party «open house» décadent et apocalyptique: «Le monde, confie la jeune narratrice, m'apparaissait peuplé de gens qui savaient des choses qui m'étaient interdites...» Au milieu du chaos indescriptible d'un lendemain de veille encore fumant, un jeune déficient intellectuel repart main dans la main avec l'adolescente qui cherche à le protéger. Leur pureté intacte malgré tout. Intacte, mais peut-être fissurée...

Les images fortes se succèdent: une caléchière héroïnomanie (*Protéger Lou*), une rangée de poupées la tête couverte d'un sac en plastique dans l'appartement que partagent une obèse et une sourde-muette (*Ruth en rose*). On a aussi droit à une éclatante mise au point sur la liberté de l'écrivain (*Lettre aux habitants de Rivière-Bleue*), adressée aux citoyens d'un petit village choqués par la latitude prise par l'écrivaine dans l'une de ses nouvelles, une mise au point où Marie Hélène Poitras «réitère ce droit précieux d'écrire en dehors de l'obsession du réel».

L'âge de l'innocence

Ailleurs, le discours se fait un peu plus appuyé. Dans *Fées et princesses au bout de leur sang*, la narratrice s'inquiète pour sa petite sœur de sept ans, qui devine un peu trop vite à son goût les secrets du monde. Doit-elle lui dire que le monde n'est pas comme elle le voit? «Qu'on s'attache à ceux qui nous repoussent et qu'on rejette ceux qui s'approchent. Que ça devient étourdissant, que ça fait vieillir prématurément.

VOIR PAGE F 2: FABLES

Petites fables
noires

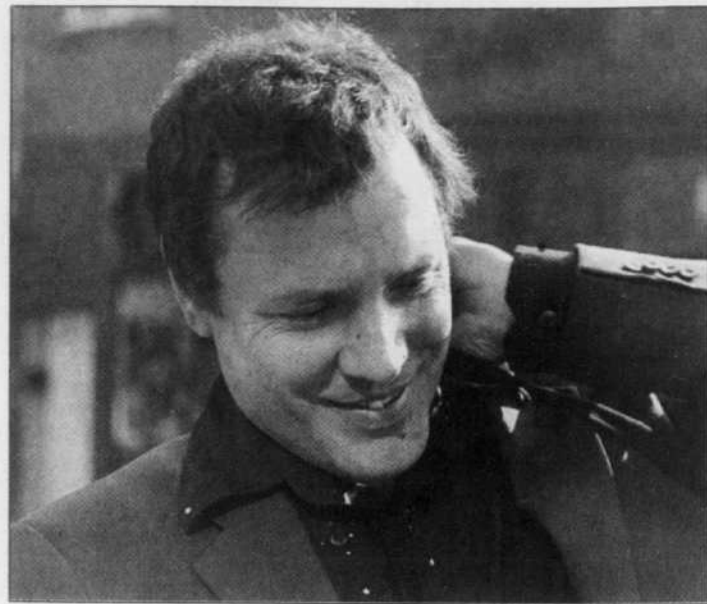
Des nouvelles de

Marie Hélène Poitras

LIVRES

L'ego trip de l'écrivain : une leçon de modestie

FRÉDÉRIQUE DOYON



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Jean Leclerc (Leloup dans une vie antérieure) veut rompre avec la vie de vedette, qui commençait à peser lourd.

La route est longue et ardue entre la chanson et une œuvre de fiction... pour Jean (Leloup) Leclerc du moins, qui, à l'instar de son antihéros Massoud al-Rachid alias Moktar Benabes, a fait mille voyages et remises en forme littéraires afin de donner naissance à *Noir destin qui est le mien*, petit conte pseudo-philosophique d'une centaine de pages.

Déjà le titre chante et ramène inévitablement à l'univers de la musique qui fut le sien, et qui l'est toujours, même s'il s'est retiré de la scène, puisqu'il continue d'écrire des textes pour les autres (Anik Jean notamment). Leloup a beau être mort — vive Massoud al-Rachid! —, son spectre plane sur l'ensemble du roman; *Noir destin qui est le mien* a beau être pure fiction et nullement autobiographique, son personnage principal ressemble à bien des égards à une réincarnation de la bête de scène extravagante à grande gueule (de loup).

Mais Leclerc veut rompre avec la vie de vedette, qui commençait à peser lourd. «C'est pas facile, confie-t-il en entrevue. J'ai fait ça 15-20 ans. Pour moi, c'est correct, c'est assez. Je vois les shows des vieilles vedettes qui font des revivals à longueur d'année et je ne les comprends pas. On est chanteur pour ne pas être fonctionnaire. Je fais d'autres choses. Pis un jour, si je veux remonter sur les planches... mais ça m'étonnerait pour l'instant.» Il renoue donc avec la littérature, qu'il a étudiée à l'université. Ecrire des nouvelles, des scénarios de films, des pièces de théâtre, voilà à quoi il se consacre désormais.

Muni d'un complet qui lui donne des airs d'ambassadeur et lui rappelle ses aspirations de voyageur, Massoud al-Rachid part à la recherche de lui-même, à la conquête du bonheur. Avidé, impulsif, extrêmement naïf («niaiseux», insiste son auteur), curieux mais incapable d'apprendre de ses erreurs, il visitera de nombreux pays, à l'instar de Leclerc qui écrira et réécrira son œuvre

en Asie, en Afrique, en Australie. Dans ces contrées lointaines et si proches à la fois, Massoud cumule les conquêtes amoureuses ratées et les ambitions professionnelles avortées sans jamais trouver satisfaction. «*Noir destin qui est le mien*». L'expression ironique ponctue le récit, si bien qu'elle a remplacé le titre initial, *Le Tour du monde en complet*.

Jean Leclerc a le sens du rythme de la langue, et on se bidonne souvent des vices et travers humains qu'il dépeint avec sa verve colorée. «Je n'avais pas à cette époque compris Sa Présence [de Dieu], qui donne à l'homme ce qu'il désire avec largesse afin de lui faire entrevoir sa cupidité constante, son égoïsme, sa vénalité honteuse», s'exclame Massoud au sortir d'une énième liaison amoureuse.

Insoutenable légèreté

Mais on fait vite la moue devant cette fuite perpétuelle — pas tant celle du personnage devant les désillusions de l'existence que celle de l'auteur, qui amène le lecteur où il veut sans s'engager nulle

ment, c'est pas plus profond que ça... Je suis content parce que ça ne se prend pas au sérieux et, en même temps, les questions que je pose, y en a une maudite gang qui vont s'arracher les cheveux parce qu'ils ne la trouveront pas plus que moi, la réponse. C'est la force de Voltaire: il ne chiale pas, il ne se lamente pas, il n'est pas mièvre; il se dit: la société est ridicule et je vais en rire, elle ne me fera pas brailler. Ça m'énerve quand tout le monde se lamente et ne fait rien.»

La poésie délirante de Leloup se dilue aussi un peu dans la longueur du récit impossible de Massoud. Ecrire exige plus de souffle que chanter, faut-il croire... Ce que reconnaît sans gêne le principal intéressé. Car à la différence de son antihéros, Jean Leclerc a tiré une bonne leçon de cette première expérience d'écriture de fiction de longue haleine.

«On s'en passe des vites [quand on écrit de la fiction]; c'est un bon miroir. Il y a un bout où tu te vantes, tu poses des jugements sur tout le monde pis tu te penses fin; il y a d'autres bouts où tu prends les gens pour des cons, c'est-à-dire que tu leur expliques des affaires, mais finalement ils le savent déjà. C'est dur de ne pas se prendre pour un autre. Les gens parlent beaucoup de la forme et de l'écriture, moi, c'est plus le fond que j'ai trouvé tough. Ecrire un truc complètement fictif où il ne faut pas que les jokes soient trop plates, c'est difficile, jamais je ne recommencerais un livre aussi dur à écrire que ça. En haut de 100 pages, je n'y arriverais jamais...»

Et il a bien failli ne pas même arriver à ces 100 pages, publiées après cinq années d'écriture et surtout de réécriture, de harakiri à ses longues tirades vantardes. De *l'ego trip* du chanteur à celui de l'écrivain, une leçon de modestie...

Le Devoir

NOIR DESTIN
QUE LE MIEN

Massoud al-Rachid
Leméac
Montréal, 2005, 101 pages

FABLES

SUITE DE LA PAGE F 1

Qu'à vingt-cinq ans on en a quarante, que les enfants qui naissent déssexualisent les corps, et qu'en cette ère du Botax, le défi consiste à rester désirable le plus longtemps possible pour baiser — mal — avec des gens que nous n'aimerons pas, tout en fantasmant sur quelqu'un qui n'est pas plus en mesure d'aimer. Peut-être la nouvelle-manifeste du recueil, celle où s'exprime sans retenue un désarroi certain à propos du monde moderne, de l'amour intoxiqué par la porno, de l'innocence corrompue, du temps qui passe. Mais la nouvelle s'éteint dans le rire sans retenue de la petite à la vue de deux clowns amoureux qui se tiennent par la main: «Par le trou de sa dent manquante, on pouvait voir jusqu'à sa luette rose bonbon qui s'agitait.»

Dans *Sur la tête de Johnny Cash*, un cachalot échoué dans un village du Saguenay, le même jour où Johnny Cash passait l'arme à gauche, bouleverse la petite communauté qui y voit une occasion inespérée pour se sortir du marasme et retrouver sa dignité perdue. Selon Elsie, cinq ans, qui a fait l'étonnante découverte, l'énorme cétacé est mort «parce que l'eau goûte trop fort maintenant.»

À travers de nombreuses échappées poétiques, ses courtes histoires nous promènent souvent entre le cru et le cuit. Et Marie Hélène Poitras anime ses personnages, tire les ficelles du choquant ou du sordide sans jamais moraliser, toujours un peu nostalgique devant la pureté souillée — «J'ai horreur qu'on me fasse la morale», faisait-elle déjà dire à Mino Torres, le violeur en série sans remords et rêveur impénitent de *Soudain le Minotaure*.

Avec *La Mort de Mignonne*, Marie Hélène Poitras nous apporte la confirmation d'un talent que l'on devinait bien réel, parfaitement balancé entre la sensibilité, l'invention et la profondeur. Une œuvre forte et cohérente qui s'impose à sa manière.

Collaborateur du Devoir

LA MORT DE MIGNONNE
ET AUTRES HISTOIRES

Marie Hélène Poitras
Triptyque
Montréal, 2005, 172 pages

LECTURE
PUBLIQUE
et
VERNISSAGE
DE
L'EXPOSITION

Quand la
littérature
prend le large

MARDI
11 OCTOBRE
2005
19h30

Lecture par
Gabrielle Mathieu
et Silvie Delorme
Sous la présidence
d'honneur de
Paul Houde,
ambassadeur du
mois d'octobre pour

MONTREAL
CAPITALE
MONDIALE
DU LIVRE

Bibliothèque de
Saint-Laurent

1380, de l'Eglise
(514) 855-6130
poste 4747
Métro du Collège

Entrée libre

Micro Application
500 000 mots!
1 seul CD ROM
seulement 24,95 \$
www.microapplication.ca

GENEVIEVE ROBITAILE
Éloge des petits riens
« Un livre lumineux qui force la réflexion. [...] Écrit simplement, ce bref récit est apaisant et nécessaire »
Monique Roy, *Châtelaine*
Québec
(514) 524-5558 lemeac@lemeac.com © Michel Robitaille

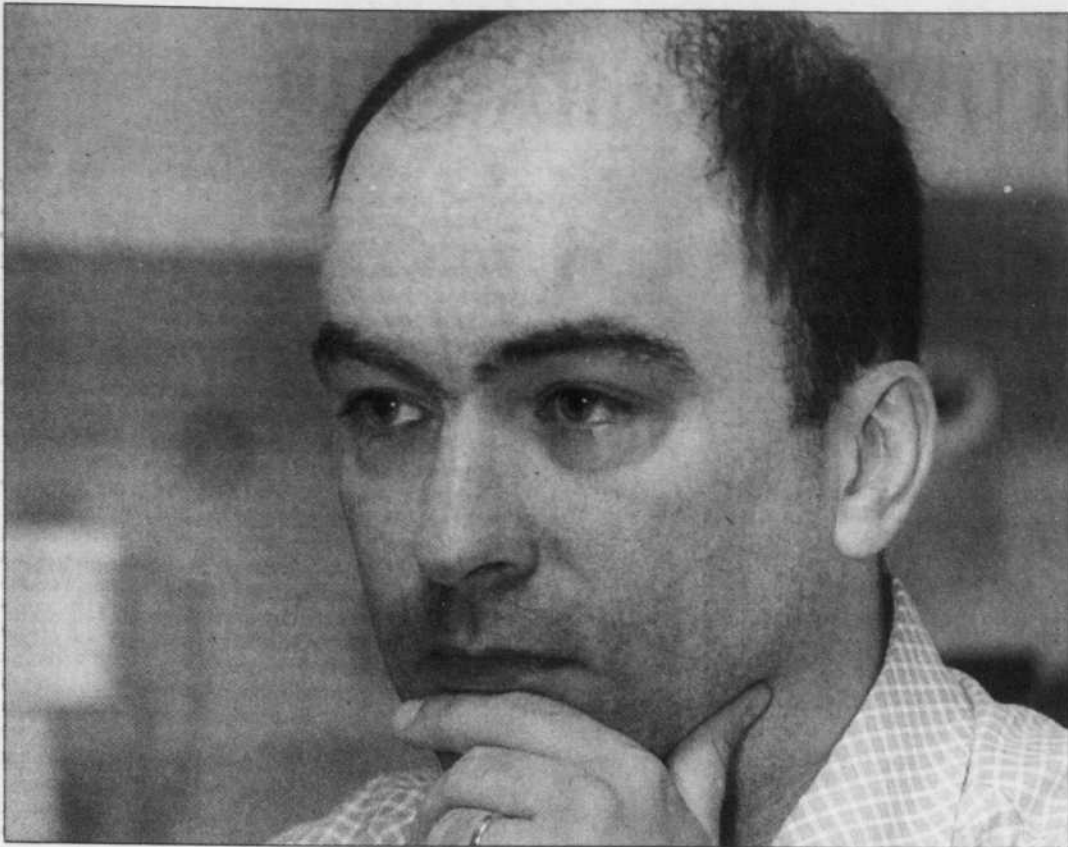
éditions Liber
Philosophie • Sciences humaines • Littérature
Pierre Bertrand
La conversion du regard
198 pages, 21 dollars

LIBRAIRIE
BONHEUR D'OCCASION
Livres d'occasion de qualité
Livres d'art et de collections
Canadiana
Livres anciens et rares
Littérature
Philosophie
Sciences humaines
Service de presse
Achetons à domicile
514-522-8848 1-888-522-8848
4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)
bonheuroccasion@bellnet.ca
NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

16 OCTOBRE
Olivieri
librairie • bistro
Élise Turcotte,
Piano mélancolique
Joël Pourbaix,
Les morts de l'infini
Daekyun Han et Gilles Cyr,
poètes coréens contemporains
(lecture de Gilles Cyr)
Anthony Phelps,
Une phrase lente de violoncelle
Paul Bélanger,
Origine des méridiens
13 NOVEMBRE
Antonio D'Alfonso,
Un homme de trop
Louise Cotnoir,
Les îles
Jonathan Lamy,
Le vertige dans la bouche
Claude Latendresse,
Un bruit sourd entre les choses
Jean-Marc Lefebvre,
Les ombres lasses
4 DÉCEMBRE
Paul Chanel Malenfant,
Vivre ainsi
Entretien-lecture de l'auteur
Marie-Andrée Lamontagne
Entrée libre
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
RSVP : 739-3639

liberté 269
Lever l'encre
José Acquelin
Aline Apostolska
Michel Côté
Louis Gauthier
Jean Pierre Girard
Monique Juteau
Alain Bernard Marchand
Sylvie Massicotte
Isabelle Miron
Laure Morali
Anne Penders
Daniel Pigeon
Joël Pourbaix
Mélanie Vincelette
Louise Warren
Marc André Brouillette
Luis Carlos Fernandez
Simon Harel
Daniil Harms
Max Hubert
Christian Monnin
René Viau
www.revueliberte.ca

LITTÉRATURE



Michael Delisle

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Michael Delisle et la cartographie de la marge



Suzanne Giguère

Avec ce nouveau recueil de nouvelles, Michael Delisle poursuit sa cartographie de la marge. *Le Sort de Fille* nous plonge au cœur d'un univers peuplé de personnages funambulesques, pris dans la tourmente de leurs démons et de leurs pulsions, au bord de la crise violente ou de la dépression. Une voix narrative qui ne hausse jamais le ton suit les personnages aux confins de l'exprimé, de l'inexprimé et de l'exprimable. Déflagrations au cœur d'existences monochromes minées par la misère intellectuelle et humaine.

Dès les premières nouvelles, le ton est installé autant dans l'écriture toute de rigueur et de dépouillement que dans les thèmes d'ambivalence sexuelle et de fragilité identitaire. Plaies mal cicatrisées (*Mon trésor*), quête d'amour, désirs refoulés pervers dans une soif de mal (*Le Pont*), deuils inachevés (*Le Vieux Chèvre*), tendances auto-destructrices (*Le Sort de Fille*), haine primitive enclavée dans l'indifférence, rupture d'espoir (*Relation*), chaque nouvelle montre des êtres cassés qui se laissent porter par le cours des événements tout en cherchant une improbable issue.

Le Sort de Fille est un petit chef-d'œuvre de violence contenue. Un homme prend soin des chiens d'une famille en vacances. Une petite chienne surnommée Fille fait basculer son comportement dans des zones d'ombre où se confondent réalité et présage. « Nous avons tous en nous un monstre que personne ne soupçonne. » Jérôme, un enfant schizophrène, lui sert d'accompagnateur et de révélateur.

Dans *Relation*, les blessures de l'enfance refont surface comme des répétitions névrotiques jamais résolues. La nouvelle en forme de triptyque se déroule dans trois lieux de culte différents situés à Paris, à Saint-Petersbourg et à Sofia. Trois petits univers empreints d'émotion. L'auteur saisit de façon remarquable l'indicible douleur d'un garçon abandonné, rejeté par son père, qui reste pendant des heures inerte, « le souffle à zéro », ne pensant à rien. « J'étais sans haine. La haine a une franchise qui rougeoie comme le fer, c'est un poing sur la mâchoire. Elle a des signes clairs. L'amour est un désarroi. »

Un miracle d'observation

Michael Delisle a développé au fil de ses livres (il est aussi poète et romancier) une esthétique de l'ellipse. Dans *Le Sort de Fille*, chaque nouvelle contient une part de non-dit. Autre particularité: le nouvelliste n'explique pas les comportements de ses personnages confrontés à une sexualité équivoque, à des rages et à des révoltes qui dégénèrent en des violences inouïes.

Il met en place les éléments

qui annoncent l'inévitable basculement et laisse le lecteur assister, impuissant, aux chutes inexorables de ses personnages. En réduisant ainsi au maximum ses histoires et en laissant leur finale ouverte, il livre ses personnages à l'imagination du lecteur. C'est comme si les nouvelles avaient une vie après que le lecteur les ait lues.

Peintre réaliste, Michael Delisle trace des portraits minutieux, taillés serrés, d'une nature humaine naufragée. Un miracle d'observation. *Le Sort de Fille*, court et dense, abonde en jeux de miroirs et en atmosphères troubles. L'écriture vive allant à l'essentiel de même que les dialogues incisifs et grinçants nous rappellent que Michael Delisle est l'un des meilleurs écrivains de sa génération.

Collaboratrice du Devoir

LE SORT DE FILLE

Michael Delisle
Leméac
Montréal, 2005, 112 pages

Gilles Archambault lance la 10^e édition des Poètes de l'Amérique française

Une dixième année de mariage entre vers et musique de chambre s'amorce cette semaine. Les Poètes de l'Amérique française propose chaque mois une rencontre entre un auteur et deux musiciens, successivement deux soirs à Montréal (maisons de la culture du Plateau-Mont-Royal et de Notre-Dame-de-Grâce) et un autre à Québec (chapelle du Musée de l'Amérique française).

« Pour l'auditeur-spectateur, l'exercice de l'écoute poétique ouvre un chemin d'humanité », souligne judicieusement Guy Cloutier, directeur artistique de l'événement et animateur de ces soirées, dans le petit dépliant annonçant la programmation.

Gilles Archambault lance le bal les 11, 12 et 13 octobre en compagnie de la mezzo-soprano Claudine Ledoux et de la pianiste Nathalie Tremblay. Animateur de longue date à la radio de Radio-Canada, chroniqueur dans ces mêmes pages, Gilles Archambault a publié près d'une trentaine de titres depuis les années soixante, dont le plus récent, *De l'autre côté du pont* (Boréal), remonte à l'année dernière.

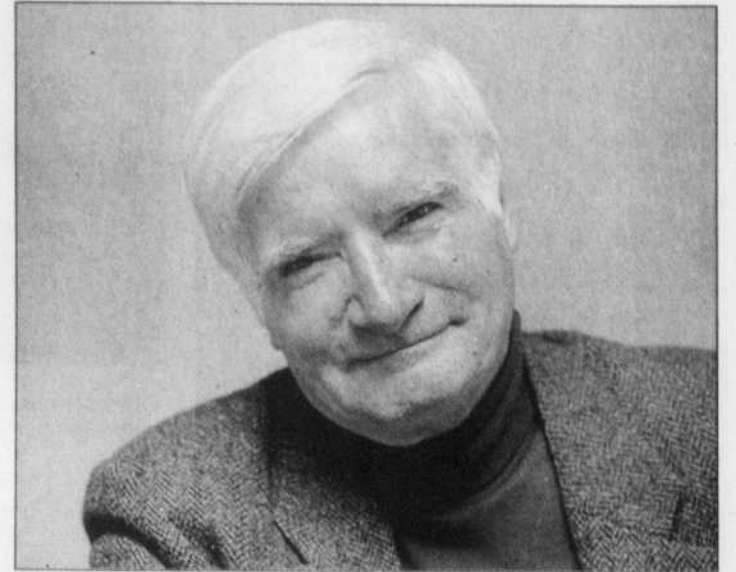
En novembre, Robert Melançon offrira ses mots pour contrer la grisaille. En plus d'enseigner

au département d'études françaises à l'Université de Montréal depuis 1972, il collabore à plusieurs périodiques. Parmi ses recueils de poèmes, *Exercices de désaveuvement* (Éditions du Noroît, 2003) lui a valu le prix Victor-Barbeau.

Suivent en décembre, janvier et février Christiane Frenette et la lauréate 2003 du prix Alain-

Grandbois, Danielle Fournier, auteure du récent *Il n'y a rien d'intact dans ma chair* (Hexagone, 2004), ainsi qu'André Ricard, Jean-Luc Parant et David Solway, lauréat du 36^e Grand Prix du livre de Montréal pour *Franklin's Passage*, clôturent la saison au printemps.

Le Devoir



Gilles Archambault

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Joliette sous l'assaut des mots

N'y a-t-il rien de plus monotone que d'aller à la pharmacie faire le plein de shampooing et de détergent à lessive? Dans quelques jours, à Joliette, la corvée se métamorphosera en une aventure poétique. Si bien qu'en y entrant pour acheter du Tylenol, on pourrait en ressortir avec... la lettre qu'on songe à écrire à sa mère depuis des lustres, et ce, sans payer un sou.

Les 13, 14 et 15 octobre, le Collectif d'écrivains de Lanaudière envoie son contingent d'auteurs assiéger de leurs mots les rues et commerces de Joliette pour la cinquième année consécutive. Une soixantaine d'écrivains s'installeront là où on les attend le moins, qui à la SAQ, qui au marché IGA, qui encore au bureau de poste ou à la taverne, afin d'aider tout un chacun à composer

un texte, une missive, ou à peaufiner une nouvelle qui traîne dans un tiroir depuis trop longtemps.

Hors des heures d'ouverture des 60 commerces, un écrivain « de garde » sera en poste au café-bar L'Interlude. Les auteurs Bruno Roy et Dany Tremblay rendront aussi deux visites à la prison des femmes, histoire de n'écrire personne. À ces foyers d'écriture s'ajoutent des ateliers d'écriture pour les enfants et des 5 à 7 réunissant des auteurs qui échangeront librement sur différents thèmes: l'écriture publique, le récit de voyage, la compassion.

Le centre commercial de la ville sera littéralement pavé d'écriture alors que 400 citations tapisseront les vitrines des commerces, grâce à la participation conjointe des auteurs et de 300 bénévoles.

Ni salon du livre ni festival, Les Donneurs, qui convient cette année des écrivains d'Europe et d'Afrique, se tient au plus proche du quotidien des gens pour y insuffler un peu de la magie toute simple des mots. « Tout ce qui n'est pas donné est perdu », rappelle la devise des Donneurs...

Le Devoir

Roman

XYZ éditeur

L'affrontement de deux cultures, celle de la Perse, raffinée, parfumée, et celle de la Grèce, rustre et qui sent l'huile rancie. Une vieille reine perse qui s'unit à un jeune soldat grec. Étrange...

Felicia Mihali
La reine et le soldat
roman
264 p. • 25 \$

XYZ éditeur, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone : (514) 525-2170 • Télécopieur : (514) 525-75-37
Courriel : info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca

NOUVEAUTÉ VARIA

Le Voyage a dit

MONIQUE JUTEAU

Récit

Paris, Istanbul, Hanoi, Bangkok, Vientiane, ils seront deux à parcourir le monde. Vaccins, visas, documentation sur les maladies fatales de l'Orient, antibiotiques et autres médicaments qui rendent invincibles, ils croyaient avoir tout prévu. Ils avaient cependant oublié d'imaginer leur retour et de se munir d'un mode d'emploi pour contrer ces déroutantes réalités qui surgissent, un matin au beau milieu du quotidien.

ISBN 2-89606-019-7 • 114 pages • 14,95 \$

LES ÉDITIONS VARIA LIRE, PENSER, AGIR, RÊVER
WWW.VARIA.COM

éditions Liber
Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Laurent-Michel Vacher
(1944-2005)

Une petite fin du monde
Carnet devant la mort

204 pages, 19 dollars

Olivieri
librairie • bistro

UN DICTIONNAIRE DU FRANÇAIS AU QUÉBEC :
quelles nécessités?

Débat avec
GILLES BIBEAU, professeur U de M
HÉLÈNE CAJOLET-LAGANIÈRE, professeure U. Sherbrooke
MARIE-ÉVA DE VILLERS, directrice de la qualité de la communication, HEC

ANIMATEUR
GÉRALD LAROSE, Professeur et président de la Commission des états généraux sur la situation et l'avenir de la langue française (2000-2001)

Entrée libre
5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
RSVP : 739-3639

Mercredi 12 oct. 19 heures

DENISE DESAUTELS

Ce désir toujours

« Denise Desautels signe un texte d'une étonnante beauté dans une prose claire, équilibrée, aérienne. Une écriture qui va plus loin cette fois avec juste ce qu'il faut de légèreté. »

Suzanne Giguère, *Le Devoir*

LEMEAC

(514) 524-5558 lemeac@lemeac.com

LITTÉRATURE

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Louise Portal et les fruits de la maturité

SOLANGE LÉVESQUE

Connue surtout pour les personnages qu'elle a joués au théâtre, à la télévision et au cinéma, Louise Portal est aussi écrivaine et chanteuse. Double moisson pour elle cet automne puisque, en plus de lancer un album CD intitulé *L'Âme à la tendresse*, elle publie également *Les Mots de mon père*, son sixième ouvrage.

Louise Portal nourrit depuis toujours une passion pour l'écriture. Témoins, ces cahiers personnels écrits au quotidien depuis son adolescence, qu'elle conserve précieusement et qui sont pour elle une source d'inspiration. C'est d'ailleurs cette passion qui l'a incitée à mettre sur pied *Les Correspondances d'Eastman*, une manifestation estivale dont la troisième édition a eu lieu cet été dans le village des Cantons-de-l'Est. Pendant quelques jours au milieu du mois d'août, la littérature épistolaire est à l'honneur à Eastman; enfants et adultes sont alors invités à fréquenter des lieux aménagés en jardins ou «chambres d'écriture», disséminés dans le village et sa région, où l'on met à leur disposition tout ce qu'il faut pour écrire à une personne chère. D'autres activités reliées à l'écriture composent cette fête des lettres.

Également témoin de la passion de Louise Portal, l'ouvrage intitulé *Les Mots de mon père* publié chez Hurtubise HMH. «C'est grâce aux *Correspondances d'Eastman* que j'ai fait ce livre. En y relisant les lettres que mon père m'a écrites à divers âges de sa vie et que j'ai gardées, j'ai réalisé quelle richesse littéraire, philosophique et humaine elles contenaient, explique-t-elle. Tous mes souvenirs remontaient. C'était comme toucher un héritage. Mon père était écrivain, et ce sont des lettres d'écrivain. Mon livre est une occasion de lui rendre hommage.»

Dans ce livre très personnel, on voit s'épanouir une relation privilégiée entre un père et sa fille. «Je l'appelle "mon prince d'Égypte" dans un poème; lui me qualifie de son "double éther". Mon lien avec lui a été déterminant pour la suite de ma vie. J'ai emprunté son nom de plume, Portal, qui m'a permis d'avoir une vie publique. Je n'étais pas sûre de moi, pas très bonne à l'école; il a été mon mentor, mon inspiration. C'est ce que les lettres mettent au jour.»

L'éditeur Jacques Allard a proposé à Louise Portal



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

«Mon père était écrivain, et ce sont des lettres d'écrivain. Mon livre est une occasion de lui rendre hommage», explique Louise Portal en parlant de son dernier ouvrage, *Les Mots de mon père*.

de faire un livre avec cette correspondance, en lui laissant toute liberté quant à la forme. «Cette proposition m'a incitée à relire les lettres et j'ai alors vécu quelque chose de fabuleux: j'ai consacré un an à choisir certaines lettres, puis j'ai commencé à y répondre à partir de la femme que je suis devenue aujourd'hui.»

Cela s'est passé l'hiver dernier, alors qu'elle séjournerait en République dominicaine pour le tournage du film *Vers le Sud*, du réalisateur français Laurent Can-

ter, dont le scénario vient d'une nouvelle de Dany Laferrière. Louise Portal avait emporté avec elle l'ensemble des lettres paternelles. «J'avais 30 ans quand mon père Marcel Lapointe est décédé. Je me sens comme son héritière spirituelle. Mon père, qui est mort il y a 25 ans, était plus jeune que je ne le suis aujourd'hui au moment où il m'écrivait.»

Pour l'auteure, ce nouvel ouvrage vient compléter un cycle qui comprend trois romans antérieurs: *L'En-*

chantée, *Cap-au-Renard* et *L'Actrice*. «Rencontrer l'amour après un homme comme ça n'est pas chose facile! Quand Jacques [Hébert, dit Larose] est arrivé dans ma vie à 43 ans, la boucle s'est bouclée, comme si l'héritage amoureux du père avait pris sa juste place. J'ai épousé Jacques à 45 ans. Le mariage me faisait peur et je constate, 12 ans plus tard, que cet amour inscrit dans la durée est aussi enrichissant que la communication qu'on entretient entre nous.»

Un disque

L'album CD, qui s'intitule *L'Âme à la tendresse* (d'après une chanson de Pauline Julien qui figure sur l'album), regroupe 11 œuvres qui sont pour Louise Portal des phrases dans le paysage de la chanson et qui ont pour auteurs des artistes comme Richard Desjardins, Félix Leclerc, Clémence DesRochers, Robert Charlebois, Claude Léveillée et Gilles Vigneault, entre autres. Elle a choisi ces chansons parce que celles-ci lui parlent; elle les interprète en toute simplicité, de sa belle voix soyeuse et ronde.

«Finalement, je revisite ma vie à travers les chansons que j'ai aimées dans mon adolescence. Je croyais que c'était terminé pour moi, la chanson. Je n'avais pas le goût d'aller défendre du nouveau matériel, j'avais plutôt envie de chansons choisies en fonction de mon histoire personnelle, explique-t-elle. Je me les suis chantées à capella, "dans la voix", pour les sélectionner.»

Dans l'album de même que dans *Les Mots de mon père*, Louise Portal fait la place belle aux mots d'autres auteurs. «Je me suis aperçue après que dans les deux cas c'étaient les mots des autres; ce n'était pas voulu a priori.»

Collaboratrice du Devoir

LES MOTS DE MON PÈRE

CORRESPONDANCE ENTRE MARCEL

ET LOUISE PORTAL

Hurtubise HMH

Montréal, 2005, pages

L'ÂME À LA TENDRESSE

Disques Tandem

TDM 05-02-2

ÉCHOS

Jean Barbe chez les libraires

Lauréat du Prix des libraires 2005 pour son roman *Comment devenir un monstre*, l'auteur Jean Barbe renvoie la balle à ceux qui l'ont élu en faisant une tournée de plusieurs librairies du Québec. Il en profitera pour présenter son nouveau roman, *Comment devenir un ange*, genre de réponse littéraire au précédent titre.

Après avoir sondé le côté sombre de l'âme humaine, l'auteur offre un portrait apparemment plus lumineux de l'être humain, ancré dans une époque qui croit en tout dans s'engager en rien. La tournée se poursuit tout au long de l'automne. Les librairies visitées proposeront au public des séances de signature, des discussions ou encore des mises en lecture. Visitez le site www.prixdeslibraires.qc.ca pour tous les détails. — Le Devoir

ROMAN QUÉBÉCOIS

Des pigeons et des colons

CHRISTIAN DESMEULES

Dans *La Blasphème* (Trois Pistoles, 2003), où Anick Fortin collectionnait les personnages de légende, les détraqués et les originaux, une fillette de huit ans — maltraitée et laissée à elle-même — tuait sa mère cancéreuse d'une balle de revolver dans la tête. La folie y était à la fois la conséquen-

ce et la condition d'un regard sans voile sur le monde.

Dans son second roman, *Les Colons de village*, elle joue sensiblement les mêmes numéros (aliénation, violence, vulgarité), mais perd sa mise. Elle s'y offre une fiction vaguement faulknérienne qui s'enroule autour d'un bestiaire de personnages seuls au monde. Quelques êtres défaits, parfaitement cadencés dans leur armure, qui prennent

tour à tour la parole pour nous composer une narration en forme de courtépisode. Dans un petit village de l'arrière-pays gaspésien, un homme désœuvré qui rumine ses frustrations passe pour un fou: il tue les pigeons (exactement «huit cent quarante-deux pigeons») et parle tout seul la plupart du temps. C'est pour quoi tous l'ont surnommé «Le Pigeon». «Au milieu de cette infiniment grande bande de trous du cul, dira-t-il, je préfère être ce fou qu'ils veulent que je sois. Je préfère tuer mes pigeons que de mettre le feu à ce village maudit, débordant de honte.» Au milieu de cette atmosphère étouffante, Anick Fortin fait alterner les voix. Celle d'un jeune garçon maltraité par son père. Celles d'un couple de lesbiennes aigries qui passent leur temps à se chercher des poux et à se réjouir des malheurs de leurs voisins. Celle d'une prostituée à qui Le Pigeon écrit ses rêves d'amour. Chacune de leurs histoires viendra emmêler peu à peu les destins.

On a déjà fait couler un peu d'encre sur la vulgarité qui marque l'écriture d'Anick Fortin. Dans son premier roman, exposant un credo qui rallierait à coup sûr un bon nombre d'humoristes et d'animateurs de télévision qui se soucient du naturel autant que de la vérité, elle écrivait: «[L]a vulgarité n'est-elle pas le moyen idéal pour rendre claires ses pensées et ses opinions?» *Les Colons de village* nous entraîne dans la même voie: «Après le déjeuner, je suis

allé dans ma shed. Il y avait, là sur mon établi, le pigeon d'avant-hier que j'avais oublié de pûcher par terre. En le prenant dans ma main et en l'efforçant un peu plus, j'ai eu une bonne idée. J'ai eu envie d'éjaculer sur le pigeon, de taponner sa viande dans ma main pleine de sperme. Alors, j'ai baissé ma fly...»

Mais, vulgarité ou vérité, *Les Colons de village* apparaît d'emblée nettement moins réussi que le premier roman de Fortin. Dans *La Blasphème*, la langue était cassante et «punchée», enveloppée dans un monologue épuré à la Beckett. Cette fois, des motivations floues et une structure boiteuse, qui n'ont pas la chance d'être portées à bout de bras par une écriture forte, semblent annuler tous les effets de provocation.

La jeune Matanaise de 23 ans, étudiante en enseignement des mathématiques à l'Université du Québec à Rimouski, n'a pas réussi à aller jusqu'au bout de ses visions de déchéance et de rédemption. Une construction ambitieuse qu'elle ne maîtrise pas, trop de personnages mal esquissés, des destins flous ne nous donnent malheureusement, au final, qu'un roman qui s'évapore.

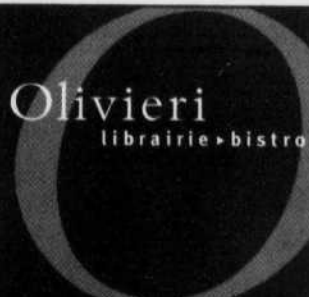
Collaborateur du Devoir

LES COLONS DE VILLAGE

Anick Fortin

Éditions Trois Pistoles

2005, 156 pages



Olivieri

Au cœur de la science

TRADUIRE MAX WEBER : La science, profession et vocation

Figure majeure des sciences sociales, Max Weber prononça en 1917 une conférence sur le métier de savant. Ce texte constitue le testament d'un homme qui fut un extrémiste de l'exigence scientifique et un critique radical du savoir.

Causerie avec Isabelle Kalinowski

Traductrice de Max Weber, Isabelle Kalinowski propose ici une nouvelle traduction de cette conférence ainsi qu'un essai qui traite notamment de la soumission de l'université à l'organisation capitaliste du travail.

ANIMATEUR : Augustin Simard, chercheur CCEAE

Présentée par le groupe de recherche Max Weber à l'épreuve de la mondialisation du Centre canadien d'études allemandes et européennes.

Vendredi 14 oct. 19 heures

Entrée libre
5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
RSVP : 739-3639

dimanche 9 octobre 2005 à 15h00

Rencontre avec
Jean Barbe Enfin ouvert !
le salon de la philosophie et des sciences humaines
du 10 au 30 octobre 2005



Librairie Monet 2752, de Salaberry · Galeries Normandie
Montréal, Qc · H3M 1L3
(514) 337-4083 · www.LibrairieMonet.com

LA LIBRAIRIE ALIRE EST HEUREUSE DE S'ASSOCIER À LA SEMAINE DES DICTIONNAIRES



VENEZ ASSISTER À LA CAUSERIE :
Du Nouveau dictionnaire de la langue française (1856) au Petit Larousse illustré (2005)

ANIMATEUR
Richard Patry, professeur,
Université de Montréal

CONFÉRENCIER
Jean Pruvost, professeur,
Université de Cergy-Pontoise

Lundi 10 octobre 2005, à 15 h
Librairie Alire, 825, rue Saint-Laurent Ouest, Longueuil
(450) 679-8211

alire

Librairie indépendante agréée
Place Longueuil
825, rue Saint-Laurent Ouest
450 679-8211

éditions Liber

Philosophie · Sciences humaines · Littérature

«La pensée en chemin»

Jean Bédard

Comenius

ou combattre la pauvreté par l'éducation de tous



150 pages, 17 dollars

En kiosque et en librairie
dès maintenant!

Spécial RENTRÉE LITTÉRAIRE 2005

LECTURE
100¢
entre les lignes
Le magazine sur le plaisir de lire

René Richard Cyr

«Lire, c'est aussi m'inquiéter,
et c'est ça le rôle de l'art...»

SPÉCIAL
RENTRÉE
LITTÉRAIRE
2005
40 nouveautés
commentées

DOSSIER
Les livres du Moi.
Du journal intime
à l'autofiction

LOUISE SIMARD
à l'honneur

Entrevue-éclair
RUSSELL BANKS

Fanny Blais, 15 ans,
rencontre
DIANE
LACOMBE

Abonnement

www.entrelignes.ca

DISPONIBLE DANS LES MEILLEURS KIOSQUES ET LIBRAIRIES DU QUÉBEC.

LITTÉRATURE

Pas la chasse aux papillons



Louis Hamelin

Il me semble que l'ombre du vieux Hemingway s'étend sur le recueil de nouvelles que je viens de lire, *Quelques notes sur les papillons tropicaux*, premier livre d'un autre auteur arrivé à la littérature en suivant la filière médicale. Bien sûr, l'époque impose ses thèmes, et le grand chasseur blanc a été remplacé par le médecin sans frontières, le chirurgien de pointe carburant au whisky et le collectionneur de papillons.

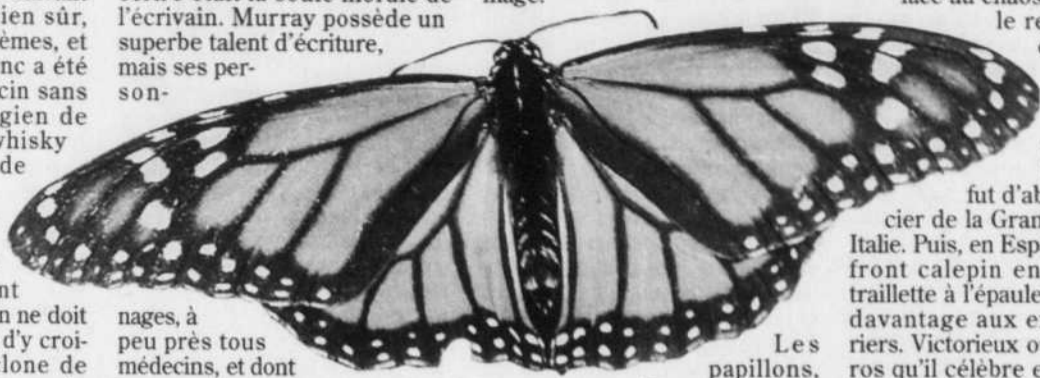
Dans la nouvelle intitulée *Toutes les rivières du monde*, l'hommage au Vieux est évident jusque dans le titre, et on ne doit pas trop se surprendre d'y croiser, à Key West, ce clone de Papa, barbe blanche, peau rougie et haleine matinale chargée, endetté jusqu'au cou et qui a tout plaqué pour réaliser son rêve de s'acheter un bateau et de vivre de la pêche au gros. Pas se surprendre, non plus, d'y trouver cet art du dialogue dont il est peu de dire que la concision a fait école (dans une phrase comme «*C'était les enfants que je préférais, mais ils vous brisent le cœur si on ne fait pas attention*», on croit reconnaître, simple question d'intonation, la touche du maître...). Et même pas besoin d'attendre longtemps pour voir se matérialiser, dans la nouvelle qui donne son titre au recueil, la référence, devenue explicite sous la forme de ce naturaliste amateur qui, pour recenser les papillons monarques, portait des vestes à la Hemingway, avec des rangées de

poches sur le devant...

On poursuit la lecture et, d'un clin d'œil à l'autre, le livre semble se transformer en un véritable catalogue des thèmes hemingwayiens: l'impuissance, la guerre et l'héroïsme, l'alcool, la boxe... sans compter les subtiles allusions à la corrida et à la célèbre migration des gnous dans la vallée africaine du Rift.

Un talent d'écriture

Hemingway, qui défendit les républicains espagnols et la révolution cubaine tout en frayant avec la haute, affirmait que bien écrire était la seule morale de l'écrivain. Murray possède un superbe talent d'écriture, mais ses per-



son- nages, à peu près tous médecins, et dont les compétences couvrent un spectre allant de la neurochirurgie à la chirurgie plastique, sont peut-être à la recherche de quelque chose d'un peu plus complexe. La biologie saurait-elle à elle seule tenir lieu de morale? Voilà la question, éminemment contemporaine grâce, entre autres, au bon docteur Mailloux, que posent quelques-unes de ces nouvelles.

Pour Maya, spécialiste du cerveau, considérez un peu la manière dont John Murray vous plante un personnage: elle se nourrit exclusivement de cappucinos, porte des pantalons de cuir et dévore les biographies... Pour Maya, donc, le monde n'est qu'une masse d'électrons, de neutrons et de quarks, et chacun obéit à des règles d'action et d'interaction bien définies. Quand

vous nourrissez pareille conviction et que vous désirez un enfant, les choses devraient se passer d'une manière plutôt simple. Mais ce serait compter sans les ascendants d'un compagnon dont le grand-père, passionné de lépidoptères, partit un jour à la recherche d'*Ornithoptera alexandrae*, ou reine Alexandra: le plus grand papillon du monde.

Figurez-vous une jungle épaisse, peuplée de perroquets pygmées, de casoars, de guerriers nus hirsutes et de gouras couronnés et parcourue par un capitaine Achab armé d'un filet à fromage.

trompeuse comme la blancheur de la baleine, comme les cornes chantournées du grand koudou, devient la malédiction de cette étrange famille.

Les limites de cet univers particulier sont ainsi posées avec un aplomb remarquable. D'un côté la folie qui menace (il y a au moins un fou dans chaque famille, annonce le narrateur de *Farine blanche*; à quoi celui de *Quelques notes sur les papillons...* ajoute qu'avoir une obsession est parfois la seule façon de vivre), de l'autre la manie ordonnatrice du collectionneur qui, face au chaos, peut dresser le rempart de ses classifications et quatre mille nouvelles espèces de coléoptères.

Hemingway fut d'abord ambulancier de la Grande Guerre en Italie. Puis, en Espagne, il alla au front calepin en main et mitraillette à l'épaule et s'intéressa davantage aux exploits guerriers. Victorieux ou défait, le héros qu'il célèbre est le Combatant. Mais si la morale et la biologie pouvaient se confondre jusqu'à devenir une seule et même chose? On aurait alors, face aux bandes africaines de dépeceurs d'enfants moulinant leurs machettes, le nouveau héros armé de sa trousse, celui qui sauve et qui dit: «*Je ne peux rien changer à la guerre, mais je peux proclamer que toute vie est précieuse.*»

Collaborateur du Devoir

QUELQUES NOTES SUR LES PAPILLONS TROPICAUX

John Murray
Traduit de l'américain par Cécile Déniard
Albin Michel,
Paris, 2005, 335 pages

L'HOMME QUI N'AVAIT PAS DE TABLE

Pierre Fortin



Pierre Fortin

L'homme qui n'avait pas de table



QUÉBEC AMÉRIQUE

Du monde marginal des arts visuels des années soixante-dix aux arcanes sophistiqués de la haute gastronomie, du fantôme du Prince de Miguasha à ces spectres plus obscurs des arrière-cuisines et des officines des grands chefs, c'est à un véritable thriller archivistique et culinaire que vous êtes conviés. La table est mise! Il n'y a plus qu'à bien commander et à ne pas craindre l'addition...

LA VILLE AUX ESCARGOTS

Laurence Prud'homme



Laurence Prud'homme

La Ville aux escargots



QUÉBEC AMÉRIQUE

Les chemins poussiéreux qui mènent à Compostelle. Puis Barcelone-la-métisse, enroulée sur elle-même telle une ville-escargot. Et Lucie, Maria, Elena, Esteban, Alex, Manuel, Tomeu et Wafa... Une auberge espagnole peuplée de jeunes adultes à fleur de peau...

«[...] un premier roman d'une remarquable maturité sur les écueils de l'exil, le choc des cultures et la souffrante difficulté de la communion avec l'Autre.»

Archambault.ca

LE MUSÉE DES INTROUVABLES

Fabien Ménar



Fabien Ménar

Le Musée des introuvables



QUÉBEC AMÉRIQUE

«Drôle, bien observé, plein de finesse, écrit comme il se doit. Ce qui veut dire? Qu'on oublie qu'on est en train de lire tellement on embarque dans l'affaire. (...) 428 pages de bonne humeur.»

Didier Fessou, *Le Soleil*

«Quel belle découverte, un jeune auteur plein de fougue et un roman drôle, intrigant et très bien écrit.»

Michel Doucet, *SRG*

QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com



LITTÉRATURE FRANÇAISE

Télé-réalité extrême

JEAN-FRANÇOIS NADEAU

Concentration est présentée en direct à la télé. Depuis le début de cette télé-réalité d'un type extrême, l'audimat est à proprement parler extraordinaire.

A terme, après des mois de diffusion, *Concentration* est regardée enfin par tout le monde: «*les aveugles, les sourds, les anachorètes, les religieux, les poètes des rues, les petits enfants, les jeunes mariés, les animaux de compagnie — même les chaînes de télévision concurrentes avaient interrompu leurs programmes afin que leurs animateurs puissent voir la télévision.*»

Le concept est pourtant simple. Il suffisait d'y penser. Il s'agit tout simplement d'éliminer, un par un ou par bande complète, les prisonniers. Des kapos, fidèles copies de ceux des camps de concentration nazis, veillent à réaliser ce triste travail et assurent de la sorte l'animation de ce grand spectacle. Ils cogent, tapent et tuent. Et tout le monde en redemande.

L'absurde folie voyeuriste que constitue la télé-réalité, Amélie Nothomb l'a poussée un peu plus loin. L'enfer, s'est-elle dit, offre en fait les ingrédients d'un spectacle parfait. Alors pourquoi ne pas aller jusque là? Une belle idée pour un roman...

Dans cette sordide aventure télévisuelle mise en scène par l'écrivaine belge, on découvre que le seul survivant se nomme Pietro Livi, un hommage à peine voilé à Primo Levi, survivant des



ARCHIVES LE DEVOIR

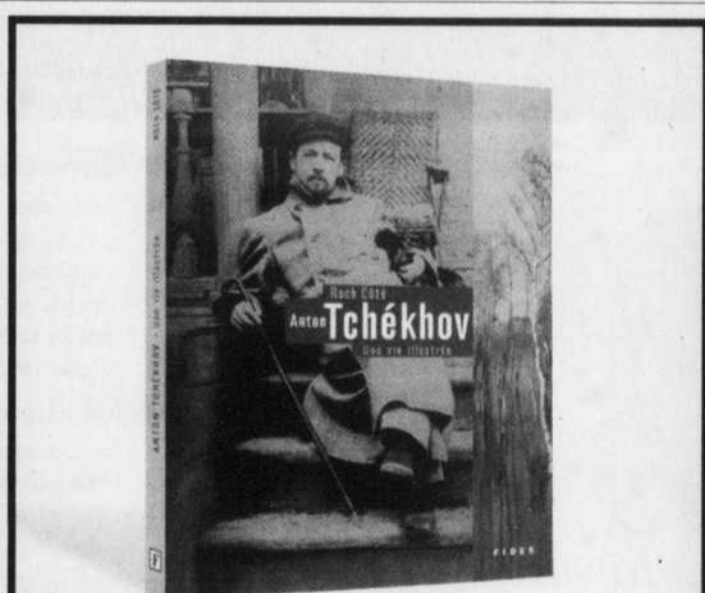
Amélie Nothomb

camps de concentration nazi et auteur de *Si c'est un homme*.

Le Devoir

ACIDE SULFURIQUE

Amélie Nothomb
Albin Michel
Paris, 2005, 193 pages



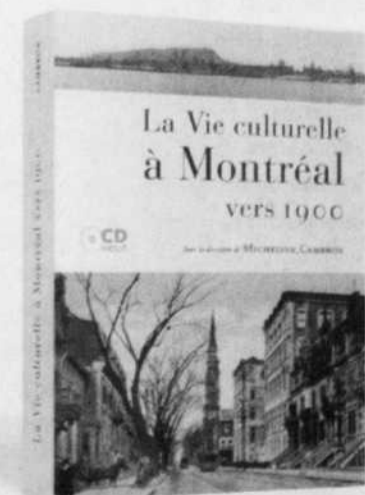
ROCH CÔTÉ

Anton Tchekhov

Une vie illustrée

Sur les traces de Tchekhov dans la Russie actuelle

176 pages • 34,95 \$



Sous la direction de MICHELLE CAMBRON

La vie culturelle à Montréal vers 1900

Un foisonnement de documents à la découverte d'une grande époque!

• Un CD audio contenant 19 extraits musicaux
• Près de 120 illustrations

416 pages • 39,95 \$



FIDES

ÉCHOS

Litré pris en faute

Le Nouveau Petit Litré 2005 a dû être retiré du marché de la vente à la demande du Mouvement contre le racisme et pour l'amitié entre les peuples, qui accuse le dictionnaire de propager des stéréotypes racistes à travers des définitions comme celle du mot «Arabe»: «*Qui est originaire d'Arabie. Fig. Usurier, homme avide [...].*» La maison Garnier a indiqué que l'édition 2006 à paraître mettra mieux en contexte les sens issus du Litré du XIX^e siècle. Proche du *Petit Robert*, ce dictionnaire est une version revue et augmentée du *Petit Litré*, lui-même une version abrégée du Dictionnaire du lexicographe Paul-Émile Litré, publié de 1863 à 1877. Malgré les 6000 nouveaux sens qui figurent parmi ses 47 000 entrées, il semble que certaines définitions aient mal vieilli ou n'aient pas été révisées. — *Le Devoir*

Place des Arts Studio-théâtre

Le Studio littéraire Saison 2005-2006

12 octobre 2005
Kim Yarovskaya en compagnie de ses amis russes le violoncelliste Yuli Turovsky et le pianiste Esfir Dyachkov

Humour et sagesse: contes et musique
Une fresque littéraire et musicale qui puise à même les traditions soufies, hassidiques, africaines et russes.

Tarif: 19 \$ par personne
10 \$ étudiants

Spécial abonnement: 6 spectacles pour seulement 79 \$
Horaire complet
www.pda.qc.ca

Billeterie: (514) 842-2112
1-800-842-2112
www.pda.qc.ca

Les producteurs Les Captures de mots

en collaboration avec Place des Arts

LIVRES

EN POCHÉ

UNE AUTRE HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE, I ET II

Jean d'Ormesson, Folio, 395 et 409 pages

I a de la culture et de l'esprit à rendre, M. d'Ormesson. Dans ses deux volumes délicieux et sympathiques, il brosse à grands traits des portraits d'auteurs et d'œuvres célèbres de la littérature française. À chaque coup, l'académicien présente l'homme (ou la femme) et ses écrits. Surtout, il parle des morts «comme s'ils étaient vivants». Qu'on en juge. Le texte sur Boileau (1636-1711) débute ainsi: «A première vue, un emmerdeur.» D'Ormesson rappelle ensuite que «le pauvre a connu dans sa petite enfance des malheurs effrayants puisqu'un janséniste, ou peut-être un dindon, lui aurait mangé le pénis...» Ouille!

L'ENFANT

AUX DEUX LANGUES

Claude Hagège aux deux langues, Odile Jacob, 298 pages

À quel âge peut-on commencer à apprendre une autre langue? Peut-on oublier sa langue maternelle au

profit d'une nouvelle langue? Ces questions résonnent au Québec comme des coups de tonnerre. Claude Hagège montre que l'on peut devenir parfaitement bilingue à tout âge et que la compréhension d'une deuxième langue demeure la meilleure manière de comprendre la sienne propre...

LA DIFFÉRENCE. IDENTITÉS CULTURELLES: ENJEUX, DÉBATS ET POLITIQUES

Michel Wieviorka, Éditions de l'aube, 200 pages

Une analyse des différents perspectives théoriques sur l'intrusion croissante des particularismes culturels dans l'espace public. Selon Wieviorka, les sciences sociales ont longtemps été à la traîne de la philosophie morale et politique pour disséquer ce phénomène. Plus récemment, elles ont été marquées par l'utilitarisme de l'expertise. «Non seulement nos sociétés accueillent et reproduisent des différences, mais elles en inventent, y compris sous le sceau de la tradition», écrit-il en bout de course.

Le Devoir

ANNE MICHAUD

Vous voulez offrir un livre québécois au fils de votre nouveau conjoint, à la fille de votre gardienne, à votre levé ou à votre nouvelle petite-fille... Bonne idée, mais lequel choisir? Avec plus de 500 nouveaux titres publiés chaque année, la sélection est vaste et il est peut-être difficile de faire un choix éclairé. Heureusement, l'organisme Communications-Jeunesse publie depuis plusieurs années une «Sélection de livres pour jeunes» ainsi qu'un «Palmarès des livres préférés des jeunes», mais encore faut-il savoir où se procurer ces listes...

C'est maintenant très facile puisqu'elles sont incluses dans le magazine *Protégez-vous* du mois d'octobre! On trouve dans la Sélection de livres pour jeunes de Communication-Jeunesse 2005-06 un choix de 226 albums, contes, romans, récits, etc. publiés entre le 1^{er} avril 2004 et le 31 mars 2005. Ils ont tous été lus par des spécialistes et éva-

lués en fonction de leur richesse littéraire et visuelle, de l'originalité du propos et de l'exactitude des informations lorsqu'il s'agit de documentaires. La pertinence des thèmes et des contenus en fonction de l'âge des lecteurs ainsi que plus, le niveau de lecture requis.

Pour sa part, le Palmarès Communication-Jeunesse des livres préférés des jeunes 2004-05 regroupe les 16 livres préférés des 6 à 17 ans, tels que déterminés à partir des données compilées dans les Clubs de lecture de Communication-Jeunesse et du Réseau CJ au Québec et au Canada francophone, auxquels plus de 10 000 enfants participent. Ce sont donc des livres qui



étaient disponibles dans les bibliothèques scolaires et municipales durant l'année scolaire 2004-05.

Parmi les favoris des 6-9 ans, on retrouve trois titres de Gilles Tibo (*La Bataille des mots*, *Noé-*

mie - Vendredi 13 et *Des livres pour Nicolas*), deux d'Alain M. Bergeron (*Mon petit pou* et *Les Hyènes*) et un dernier de Carole Tremblay (*Bonne nuit, Gabou*).

Pour leur part, les 9-12 ans ont craqué pour *Les Idées noires* d'Amélie Blanche, la série *Marie Quatredois* de Roger Des Roches, *L'Atlas mystérieux* de Diane Bergeron, *L'Éf-fet Zaza!* de Louise Champagne ainsi que *Le Nul* et *La Chipie* et *Premier voyage pour Momo de Sinro* de François Barcelo. Quant aux ados (12-17 ans), ils ont plébiscité deux tomes de la série *Amos Daragon* de Bryan Perro (*Porteur de masques* et *La Clé de Braha*), *Le Grand Vertige* de Martine Latulippe, *La Chute du corbeau* d'Anique Poitras et *L'Air bête* de Josée Pelletier.

Espérons que cette association entre Communication-Jeunesse et *Protégez-vous* se répétera chaque année et que la publication de ces listes deviendra un rendez-vous aussi populaire que celle de la liste des jouets publiée en novembre.

Collaboratrice du Devoir

ÉCHOS

La philo à l'honneur

La librairie Monet organise le Mois de la philosophie et des sciences humaines du 10 au 30 octobre. Outre les quelque 5000 titres offerts sur les rayons, trois tables rondes sont prévues au cours de cette période. Les deux premières, les 19 et 26 octobre, convient différents auteurs, professeurs ou penseurs, dont Simon Arel, Martine Delvaux, Éric Méchoulan et Pierre Bertrand, autour d'une même question: de qui, de quoi êtes-vous le contemporain? Ce sera l'occasion de remettre à l'avant-plan des ouvrages, des auteurs, des idées toujours d'actualité bien qu'elles aient parfois vu le jour en d'autres temps. Le 27 octobre, on discute de l'avenir de l'édition de fonds avec notamment Denis Vaugois, des Éditions du Septentrion, le président de l'ANEL, Gaston Bellemare, Julie Mongeot, d'Eco-Société, et Micheline Gauthier, coéditrice

chez Liber. Par édition de fonds, on entend ici tout ouvrage d'idée dépassant la sphère strictement universitaire. - *Le Devoir*

Benoît Bouthillette honoré

Le prix Saint-Pacôme du roman policier a été décerné à Benoît Bouthillette pour son premier roman, *La Trace de l'escargot* (JCL éditeur), lors d'une soirée de gala samedi dernier sous la présidence d'honneur de l'humoriste Lise Dion. Une bourse de 3000 \$ est rattachée à ce prix, qui récompense chaque année un auteur s'étant démarqué par la qualité d'une œuvre publiée au cours de l'année précédente. Deux autres romans étaient en lice, *Motel Riviera* (JCL éditeur), de Gérald Galarneau, et *Cache-misère* (Libre Expression), de Mario Bolduc. - *Le Devoir*

Un Rabagliati à la sauce hispanique

FABIEN DEGLISE

Échange de bons procédés. Vibrant au temps de la mondialisation, les petites maisons d'édition du Québec exportent désormais leurs bandes dessinées partout dans le monde. Et forcement, en échange, elles récoltent dans les «marchés visités», comme disent les économistes, des petits bijoux prêts à être partagés.

Les Jours les plus longs (La Pastèque), de l'espagnol Fermin Solis, entre sans l'ombre d'un doute dans cette catégorie. Sorte de Michel Rabagliati (qui signe les désormais célèbres aventures de Paul) à la sauce hispanique, l'artiste trouve facilement sa place dans le catalogue du jeune éditeur montréalais spécialisé

dans le roman graphique avec ce récit personnel placé sous le signe de l'enfance.

Sans prétention, sans couleur et sans effets spéciaux, l'auteur explore son passé dans une Espagne du début des années 80. Un passé rythmé par l'univers du 9^e art, auquel Solis a été accidentellement initié par sa grand-mère. Un passé aussi riche en relations entre p'tit gars découvrant ensemble, dans le doute et les tensions, les choses de la vie.

Fin observateur du quotidien banal, à l'image des Guy Delisle, Seth et consorts, Solis, un spécialiste de l'animation et du dessin publicitaire, livre donc en 46 pages ses réflexions sur l'ensemble de ces petits riens qui construisent les hommes ici com-

me ailleurs. Son terrain de jeu se compose d'histoires de fabrication de lance élastique ou de ballon crevé, de découverte des femmes («les créatures d'un autre monde», dit-il) et d'aventures induites par une journée de pluie diluvienne. Toute une ratatouille livrée dans un style simple, propre à cet art à la page, qui démontre facilement que, la sieste en moins, les hauts et les bas de l'enfance sont vraiment universels.

Le Devoir

LES JOURS LES PLUS LONGS
Fermin Solis
La Pastèque
Montréal, 2005, 46 pages



Tout ce qui n'est pas donné est perdu

Programmation 2005

Les Donneurs
Les écrivains dans la villeFOYERS D'ÉCRITURE PUBLIQUE
Joliette, 15 octobre 2005

Les écrivain-e-s de l'année

Acquelin, José	Carpentier, André	Francescucci, Emilio	Larochelle, Corinne	Pozier, Bernard
Barcelo, François	Cornellier, Dominique	Gaudet, Gérald	Larochelle, Luc	Psenak, Stefan
Beaulieu, Alain	Côtés, Gilles	Girard, André	Laverdure, Bertrand	Régimbald, Diane
Bertrand, Christine	Courtemanche, Gil	Girard, Jean Pierre	Lèvesque, Robert	Rivière, Sylvain
Bertrand, Claudine	Daigneault, Claude	Hamelin, Louis	Marchands, Guy	Roy, Bruno
Bilodeau, Josée	Daneau, Robert	Hubert, Marianne	Marcotte, Véronique	Sarfati, Sonia
Bleys, Olivier	Daoust, Jean-Paul	Ilboudo, Monique	Massicotte, Sylvie	Tremblay, Dany
Blouin, Claude R.	Desgent, Jean-Marc	Jalette, Jocelyn	Mongeau, France	Turgeon, Éline
Boucher, France	Despatie, Stéphane	Joly, Suzanne	Morali, Laure	Vaillancourt, Yves
Bougé, Réjane	Désy, Jean	Lalonde, Robert	Moreau, Manon	Vézina, Michel
Caron, Brigitte	Dorion, Hélène	Lamothe, Serge	Péan, Stanley	Vigneault, Guillaume
Caron, Louis	Dupré, Louise	Larochelle, Cajetan	Pellerin, Gilles	... et vous

Le Collectif d'Écrivains de Lanaudière est voué à la promotion de la littérature et de l'écriture. Les écrivains viennent à Joliette et occupent des lieux qui ne sont pas traditionnellement associés à la culture (une pharmacie, un marché IGA, la SAQ, un marchand de chaussures, etc.): ils AIDENT à écrire une carte de vœux, un poème, une lettre d'insulte, qu'importe. Le CEL souhaite démocratiser le geste d'écrire en rapprochant les écrivains des gens, et en créant des liens entre le milieu des affaires et le milieu culturel. C'est une grande satisfaction de voir la population circuler dans la ville en prenant le temps de lire les vitrines des commerces. Et par-dessus tout, nous comptons sur plus de 300 bénévoles qui voient dans l'esprit des Donneurs un esprit essentiel à répandre.

Nous ne sommes ni un festival, ni une foire, ni une biennale. Nous tentons de nouvelles formes, nous proposons de nouvelles manières, et nous croyons que l'écriture publique rapproche les gens de l'écriture, cette activité totalement gratuite à laquelle chacun peut s'adonner dans les villes ou les bois, les cafés ou les lits, sur des feuilles immaculées, dans la paume d'une femme aimée ou à l'endos d'un napperon de resto.

Nous donnons parce que nous croyons que « tout ce qui n'est pas donné est perdu ».

Toutes nos activités sont gratuites. Bienvenue.

Jean Pierre Girard

Collectif d'Écrivains de Lanaudière
Infos : (450) 755-1234 ou www.lesdonneurs.ca

JEUDI 13 octobre

16h30 : Inauguration

17h : « 5 à 7 » sur l'écriture publique, Château Joliette

- L'Honorable Monique ILBOUDO, écrivaine et ministre de la Promotion des Droits Humains du Burkina Faso
- Olivier BLEYS, écrivain français
- France MONGEAU, écrivaine québécoise

VENDREDI 14 octobre

17h : « 5 à 7 » sur le récit de voyage, Café-bar L'Interlude

- Olivier BLEYS, écrivain français
- Sylvie MASSICOTTE, écrivaine québécoise
- Jean DÉSY, écrivain québécois

SAMEDI 15 octobre

10h - 16h : Ateliers d'écriture pour les enfants, Galeries Joliette
Foyers d'écriture publique, autour de la Fontaine, Galeries Joliette

13h - 16h : Foyers d'écriture publique, Centre-Ville de Joliette, 60 écrivains dans 25 foyers d'écriture

16h30 : « 5 à 7 » sur la Compassion, Cégep de Joliette

- Yves BEAUCHEMIN, parrain sortant, écrivain québécois
 - L'Honorable Monique ILBOUDO, écrivaine du Burkina Faso
 - Jean-Louis ROY, ancien directeur du Devoir et de l'Agence intergouvernementale de la Francophonie, directeur actuel de Droits et Démocraties
 - Louise DUPRÉ, marraine entrante, écrivaine québécoise
- (La revue Mœbius publiera un numéro spécial sur la Compassion en 2006 — une quinzaine d'auteurs, dont les conférenciers.)

19h30 : Clôture; soirée de retrouvailles et d'anecdotes, Café-bar L'Interlude

Aussi au programme

« L'ÉCRIVAIN DE GARDE »

Venez à L'Interlude (boul. Manseau) et demandez un-e écrivain-e. Le personnel nous avisera et nous garantissons l'arrivée d'un ou d'une pro dans l'heure qui suit, pour aider à écrire

ÉCRITURE PUBLIQUE AU PÉNITENCIER DE JOLIETTE

Bruno ROY et Dany TREMBLAY effectuent deux visites à la prison des femmes

L'ACTIVITÉ « ÉCRIVEZ AU SUIVANT » SERA RÉPANDUE DANS LA VILLE

Qui deviendra ainsi un gigantesque pupitre où l'écriture aura force de loi

LES ÉCRIVAINS-PUBLICS DEPUIS 2001

Exposition des photos de Pierre DAVID, Gilles GAGNÉ, Baptiste GRISON et Christiane MELANÇON, à la Librairie L'île-aux-trésors, rue St-Paul, Joliette

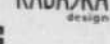
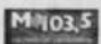
« Les mots sont PORTÉS DISPARUS »

Installation de Christine BOLDUC et de Josée FAFARD, Café-bar L'Interlude, boul. Manseau, Joliette

Animateurs, créateurs publics, écrivains, mandolinistes, danseurs et musiciens seront sur place le 15 octobre

Jonathan Valois
Député provincial
(Parti Québécois)Pierre Paquette
Député fédéral de Joliette
(Bloc Québécois)

Les Galeries Joliette • La Société de développement du Centre-Ville de Joliette L'Interlude • L'UNEQ
La librairie René Martin • Le Château Joliette • Le Centre culturel de Joliette • Le Fasto Fou • La Distinction



ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Dans le déprimant maquis littéraire



Louis Cornellier

En 1962, l'étudiant en lettres André Brochu lançait une enquête dans laquelle il demandait à onze professeurs de littérature et auteurs de répondre aux questions suivantes: «*Quelles sont les conditions nécessaires au développement d'une littérature canadienne-française authentique? Quels éléments dynamiques en assurent la vie et l'évolution?*»

En 2005, Catherine Morency, en écho à cette première enquête, relance la démarche en proposant à onze auteurs et intellectuels québécois contemporains de répondre à la question suivante: «*Au Québec, à quelle(s) responsabilité(s) la littérature est-elle aujourd'hui conviée?*»

Publiées dans un ouvrage intitulé, pour reprendre le titre de 1962, *La Littérature par elle-même*, les réponses de ces vingt-deux auteurs sont, dans la plupart des cas, tout sauf convaincantes.

Les participants à la ronde de 1962, au moins, essayaient vraiment de répondre à la question. Paul Wyczynski, par exemple, en appelait à une critique savante plus soutenue et à une adhésion à un humanisme universel, mais à sauveur canadienne-française. Jean-Guy Pilon, pour sa part, plaquait pour une indépendance nationale à même de rendre toute sa liberté créatrice à l'homme et à l'écrivain d'ici. Gérard Bessette, quant à lui,

faisait la leçon aux poètes — «*soyez d'être plus clairs*» — et aux romanciers — «*soyez plus audacieux*». Yves Thériault, irrité par ces séances de tergiversations, se faisait brutal: «*De fait, c'est à mon sens la seule condition nécessaire présentement à l'existence et à l'épanouissement d'une littérature canadienne-française, avoir quelque chose à dire.*» Rien de bien transcendant dans tout ça, donc, mais on peut au moins y lire de réelles tentatives de dire quelque chose.

Verbiage

Pour plusieurs des participants à la ronde de 2005, il semble que l'on n'en soit même plus là. Les poètes et romanciers invités, en particulier, choisissent plutôt de se complaire dans un verbiage qui va jusqu'à faire oublier la question. Marie-Claire Blais prend la pose catastrophiste universelle: Ying Chen se contente d'un vague plaidoyer en faveur du relativisme littéraire; Gilles Cyr pousse quelques aphorismes fausement profonds; Suzanne Jacob évoque une censure marchande qu'elle propose de combattre par le partage littéraire intime; Catherine Mavrikakis nous sert son habituelle logorrhée méchante et provocatrice qui ne rime à rien; Larry Tremblay, enfin, s'alarme d'une «*disparition de la pensée*», d'une «*contamination de la bêtise*» et d'une «*obsession du vécu*» sans qu'on sache exactement à quels phénomènes précis tout cela renvoie. En résumé, faut-il conclure, ça va mal, très mal, et ces gens-là, que ce désastre extralittéraire déprime, écrivent quand même, malgré tout.

D'autres, c'est-à-dire ceux qui ont aussi une expérience d'essayistes, se tiennent tout de même un peu plus près de la question.



André Brochu

C'est le cas, entre autres, d'André Major, mais surtout de Pierre Nepveu et d'Yvon Rivard, qui signent d'assez beaux textes où des préoccupations éthiques d'ordre général trouvent une place. Leurs propos, toutefois, restent tellement vaporeux qu'ils résistent à une discussion argumentée.

Le seul, en fait, qui ne se dérobe vraiment pas est l'essayiste François Ricard. Après y être allé d'une petite vacherie selon laquelle la spécificité de notre littérature se trouverait dans «*la relative médiocrité des textes*», il propose d'élargir la perspective en insistant, comme à son habitude, sur «*l'effacement qui gagne, qui a gagné la littérature tout court*». Notre monde, écrit-il, nie la littérature et, dans ce contexte, celle-ci ne saurait être responsable de quoi ce soit, sauf d'elle-même. Plaidoyer en faveur de la «*non-responsabilité*» de la littérature dont les jours «*sont comptés*», le texte de Ricard se conclut évidemment sur un éloge de l'ironie et de

la distance romanesque qui permettent d'effectuer un pas de côté par rapport à notre monde «*du bruit et de la bêtise sans fond*». En résumé, ça va mal, très mal, la littérature, comme une picouille devant une automobile, achève, mais, par chance, Kundera écrit quand même, malgré tout.

Les littéraires d'aujourd'hui, conviés à s'exprimer sur l'état de notre littérature dans cet ouvrage, se présentent comme des résistants courageux maltraités par l'époque. Ils parviennent surtout à nous convaincre que les ombres qui s'agitent sur les murs de leur maquis incitent à une complaisance démobilisatrice et déprimante. La lucidité, pourtant, n'est pas nécessairement noire.

Miron épistolier

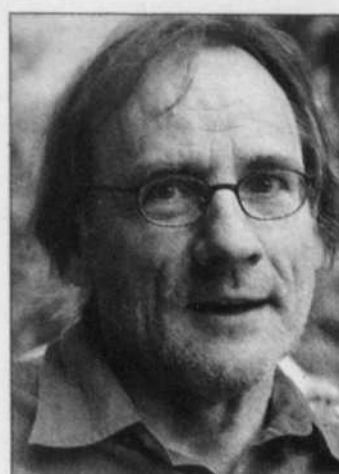
Pendant qu'il écrivait la plupart des poèmes qui constitueront *L'Homme rapaillé* et qu'il se lançait dans l'action littéraire et politique, Gaston Miron entretenait aussi une correspondance avec le poète, artiste et éditeur français Claude Haefely. Ces lettres, publiées chez Leméac en 1989 sous le titre de *À bout portant*, présentent, écrit Marilou Sainte-Marie, «*un condensé de ce qui fera l'essentiel de la poésie mironienne: le mal à l'être et à la langue, la fulgurance de l'amour, les éclats de lumière au milieu de la nuit la plus noire*».

Dans une étude savante mais accessible intitulée *Ecrire à bout portant - Les lettres de Gaston Miron à Claude Haefely (1954-1965)*, la doctorante de l'Université Laval propose une intéressante analyse de ce corpus assez peu fréquenté. Elle y retrouve un Miron trouble, écartelé entre la France, pays de l'esprit et de la culture, et le Québec, lieu de la

survie et des besoins vitaux, déchiré entre la nécessité de l'action et celle de la poésie et, surtout, incertain de la valeur de sa propre poésie. Cette incertitude, d'ailleurs, ne l'empêchera pas de continuer à créer, mais elle le mènera à se faire d'abord et avant tout «*le rassembleur de la voix poétique des autres*».

Romantique nationaliste torturé — un jugement que Sainte-Marie se garde toutefois bien de formuler en ces termes —, le Miron de ces lettres incarne un certain Québec artistique et intellectuel des années 1950 et 1960, animé par un puissant désir de création autonome mais obnubilé par la grandeur française au point de surdramatiser l'état du climat culturel québécois. C'est, en effet, pendant qu'il s'épanchait sur la quasi-impossibilité d'écrire au Québec que Miron rédigeait les textes de *L'Homme rapaillé*!

Cette étude, essentiellement admirative à l'égard de Miron, contient aussi de pertinentes



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Yvon Rivard

considérations théoriques sur le statut littéraire de la lettre (forme ou genre? simple document ou texte à part entière?) qui intéresseront les spécialistes.

Collaborateur du Devoir

louiscornellier@parroinfo.net

LA LITTÉRATURE PAR ELLE-MÊME

Collectif dirigé et présenté par Catherine Morency Postface d'André Brochu Nota Bene Québec, 2005, 198 pages

ÉCRIRE À BOUT PORTANT

LES LETTRES DE GASTON MIRON À CLAUDE HAEFFELY (1954-1965) Marilou Sainte-Marie Nota Bene Québec, 2005, 140 pages



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Pierre Nepveu

Jane Jacobs, l'urbaniste maudite

L'apathie banlieusarde a ralenti l'évolution des idées politiques, des comportements sociaux et des courants artistiques

MICHEL LAPIERRE

Le modèle urbain nord-américain menace-t-il d'entraîner sur notre continent la mort de la civilisation? Une vieille dame, née en 1916 aux États-Unis et installée à Toronto depuis 1969, a l'audace de le croire et nous rappelle qu'à l'origine de ce modèle urbain elle voit «*de joyeux petits garçons poussant des voitures-jouets en faisant "Vroum, vroum, vroum!"*».

On reconnaît là l'humour cinglant de Jane Jacobs, qui n'a cessé de défendre les zones urbaines conviviales, comme Greenwich Village, contre la barbarie des autoroutes et l'obscurantisme des ban-

lieux-dortoirs. L'urbaniste clandestine est devenue célèbre dès 1961 en publiant *Déclin et survie des grandes villes américaines*, protestation virulente contre la déshumanisation causée par l'étalement urbain et le dépérissement des noyaux culturels des métropoles. Troublée par la menace qui plane sur notre avenir, Jane Jacobs nous livre aujourd'hui un testament spirituel doublé d'un ultime avertissement: *Retour à l'âge des ténébre*.

Elle nous montre de manière convaincante qu'en éliminant presque totalement des grandes villes les espaces conviviaux propices aux échanges de toutes sortes, l'étalement urbain a miné le

sens critique des citoyens. Comme l'explique Jane Jacobs, l'apathie banlieusarde a ralenti l'évolution des idées politiques, des comportements sociaux et des courants artistiques. Cette torpeur de la société aurait même, en banalisant les rapports humains, contribué à la crise de la famille, au triomphe des simples diplômés sur les esprits créateurs, à l'étouffement affairiste de la science, à l'aggravation de l'iniquité fiscale et au déclin de l'éthique sociale.

Vision passéiste?

Mais la vieille dame, qui regrette toujours le remplacement des tramways romantiques par les au-

tobus polluants, ne se tourne-t-elle pas un peu trop vers le passé? Établir un lien, si tenu soit-il, entre la quasi-disparition des tramways et les difficultés de la famille nord-américaine, comme elle le fait, n'est-ce pas provoquer inutilement nos universitaires sourcilieux? Jane Jacobs s'en moque bien. On dit que la famille est en crise. L'urbaniste clandestine propose aux bonzes diplômés une solution de son cru: «*Si j'en crois mon intuition, il faudra regarder du côté de la coercition. C'est déjà vrai, en tout cas, au sujet du type de ménage états-unien qui, au tournant du millénaire, connaît la croissance la plus rapide: les prisons.*»

Ces lieux de réclusion restent très sélects lorsqu'on y pense bien. Jane Jacobs tient à rappeler qu'on y enferme «*les ivrognes et d'autres personnages turbulents ayant dépassé les bornes*». Le turbulent George W. Bush, signale-t-elle avec la même ironie, a eu recours à une stratégie de dissimulation, le «*démenti plausible*», qui, selon elle, s'inspire d'une vieille formule médiatique: «*le remplacement de la substance par l'image*», si chère à l'Amérique banlieusarde obnubilée par la «*culture de l'automobile*».

Un peu comme le *Harper's Magazine* qui osait récemment dénoncer à la une les nombreuses fraudes commises lors de la dernière

élection présidentielle américaine et le silence de «*la presse servile des États-Unis*» sur le sujet, Jane Jacobs se singularise. Dans une Amérique du Nord qui ressemble de plus en plus à une banlieue sans fin, il n'est pas surprenant que des journalistes frondeurs et de vieilles dames impertinentes apparaissent comme des poètes maudits.

Collaborateur du Devoir

RETOUR À L'ÂGE DES TÉNÉBRES

Jane Jacobs Boréal Montréal, 2005, 240 pages

Livres et bandes dessinées
Neufs et d'occasion
Sur le campus UQAM, à deux pas de la Grande Bibliothèque
514.288.4350
Angle de Maisonneuve et St-Hubert

Je vous offre les plus beaux livres, bd et cd d'occasion à une fraction du prix du neuf.

BOUQUINERIE SAINT-DENIS
4073, rue St-Denis, (angle ouest) 388-5567

LA BOUQUINERIE du plateau
799 Mont-Royal, (angle ouest) 523-5628

Madeleine Gagnon

Je m'appelle Bosnia

Avec toutes les voix d'écrivains qui hantent Bosnia, ce roman se révèle l'un des plus beaux hommages rendus au pouvoir régénérateur et consolateur de la littérature.

vib éditeur
www.edvib.com

MÉMOIRE D'ENCRIER

Les éditions Mémoire d'encrier vous invitent au lancement de deux nouveaux titres de sa collection poésie:

Serge Lamothe, Tu n'as que ce sang
Valérie Thibault, La déroutée

À la librairie Gallimard
3700, boul. Saint-Laurent, Montréal QC
Tél.: (514) 499-2012

Le jeudi 13 octobre 2005 de 17h00 à 19h00

Profitez de l'occasion pour découvrir tous les titres de notre collection Poésie

DEBUT LES COMPAGNONS DE LA POÉSIE!

Conseil des Arts du Canada
www.memoiredencrier.com

Dans les Tibo, les meilleurs romans!

LA CHAMBRE VIDE
LA BATAILLE DES MOTS
LA PETITE FILLE QUI NE SOURIAIT PLUS
GUILLAUME ET LA NUIT
LE PETIT MAUDIT
LES YEUX NOIRS
ROUGE TIMIDE

SOULIÈRES ÉDITEUR
www.soulieresediteur.com

DE VISU

Moi et l'autre

LE MOI DE LA PHOTO

Oana Avasilichioaei, Sylvain Breton, Anthony Burnham, Suzanne Dery, Frédéric Léonard, Natasha Niederstrass
Espace Denis Gagnon
5392 A, boulevard Saint-Laurent
Jusqu'au 15 octobre

BERNARD LAMARCHE

Petite exposition sans prétention dans la boutique de Denis Gagnon, un designer de mode québécois, *Le Moi de la photo* («moi» avec pas de s, pour parler comme Jean Dion) propose des œuvres amusantes et propose de décortiquer l'espace-boutique. Six membres du collectif Orange/brown, qui s'est sabordé récemment, font un retour sous le nom de The Permanent Collection, dans un commissariat amusé d'Emmanuel Galland. Aucun de ces artistes n'est à proprement parler un photographe, mais la photographie ici n'est pas convoquée à mauvais escient.

Cette petite archéologie de la rhétorique de l'espace de vente commence dès la rue. Comme s'il s'agissait d'une réclame, Natasha Niederstrass s'est photographiée de plain-pied et a découpé la silhouette pour la

monter sur un carton. Dans la vitrine, l'image fait sa réclame, mais elle tourne à vide. Pour un lieu de haut design, Niederstrass ne porte pas les bons vêtements et n'affiche pas la bonne attitude. À l'intérieur, Niederstrass propose une autre image où elle s'est photographiée en compagnie de son «stand in», dans une sorte de dialogue de sourds entre images (de marque?).

Tout dans cette exposition est affaire de désir et d'identité. Sylvain Breton propose le portrait d'un personnage dont tous les traits ont été effacés. Le personnage est assombri au point où il en devient générique, tout autant que ces mannequins noirs qui portent les vêtements dans la boutique. De son côté, la poétesse Oana Avasilichioaei est intervenue dans le miroir du commerce en y inscrivant en grosses lettres de vinyle une phrase qui prend un tout autre sens dans ce contexte *fashion*: «I am a wolf and I will wolf you.» Jouant sur l'énonciation, comme si le miroir s'adressait à nous, l'œuvre travaille précisément l'acte de se mirer.

Suzanne Dery a investi de son côté les salles d'essayage de la galerie. Elle y présente des images qui ressemblent, à plus grosse échelle, à des portraits de photomaton. Elle y introduit chacun des individus du collectif The Permanent Collection. Ils sont travestis, à différents degrés, par les mimiques qui animent leur visage et par une perruque faite des cheveux de l'artiste qu'elle a récupérés sur une période de 10 ans. Cette perruque se retrouve sur un banc dans la boutique, comme si on pouvait, nous aussi, l'essayer et par le fait même réclamer une appartenance au groupe, ou tout simplement changer de peau.

De Frédéric Léonard, on ne peut dire que sa pièce soit la plus explicite. Cependant, ce jeu sur les phylactères affiche un titre savoureux, qui retourne comme un gant les paroles d'Hamlet: *Thoughts without words never to heaven go*. Ce titre rend l'œuvre intrigante.

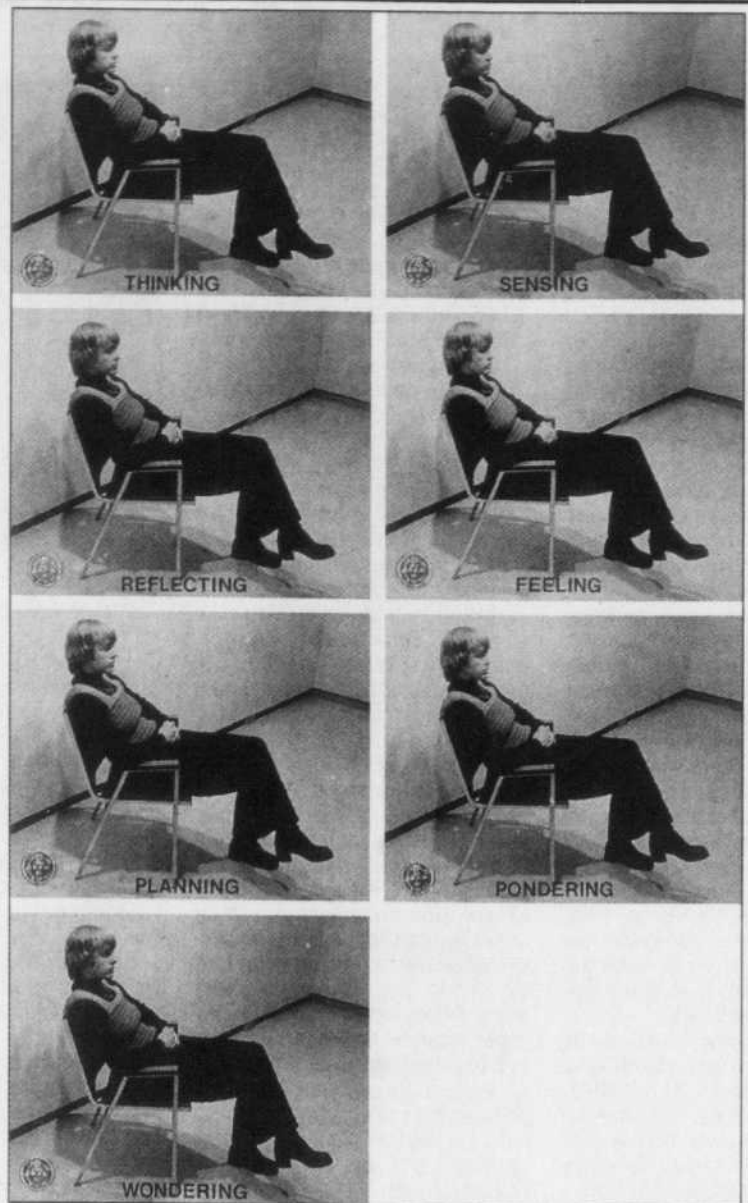
Deux œuvres d'Anthony Burnham poursuivent ce parcours marqué par une propension à habiller le soi à travers la photographie. Burnham propose un amusant petit livre d'artiste, fait d'images photographiques bon marché, où il se met en scène comme peintre de paysage: *Anthony Burnham Painting, en plein air dans la forêt de Fontainebleau*. En jouant avec les échelles et le point de vue, selon un mode faussement mythique, l'artiste se montre en train de peindre des paysages avec un énorme pinceau qui devient parfois la source d'une puissance étonnante.

Le plus amusant, c'est que l'artiste, se mettant en scène, semble surtout peindre le fond des images photographiques dans lequel pourtant il se trouve. Il en résulte une drôle de mise en abîme de l'acte de faire/prendre des images et de l'acte créatif. Au mur, derrière le comptoir-caisse de la boutique, Burnham a tiré une des images en plus grand format, qui donne le meilleur exemple de cette ambiguïté réjouissante.



SOURCE EMMANUEL GALLAND

Photo tirée de la série *Photobooth Shoot: the Wig*, de Suzanne Dery.



Inactive Verbs, de Iain Baxter

SOURCE VOX

L'art de l'idée

MICHEL HELLMAN

Iain Baxter demeure une figure incontournable de l'histoire de l'art au Canada. Reconnu principalement pour son rôle dans la N.E. Thing Company, une entreprise conceptuelle qu'il avait créée avec sa première épouse Ingrid Baxter dans les années 70, cet important artiste multidisciplinaire a toujours été fasciné par la relation entre l'art, le marketing et la culture de consommation. L'exposition présentée à la galerie Vox nous invite à découvrir comment, tout au long de sa carrière, il s'est inspiré des nouvelles technologies pour sans cesse renouveler son approche de l'art.

Avec un parcours qui rassemble des œuvres diverses (allant de 1965 à aujourd'hui) et de nombreux documents d'archives, l'exposition a les allures d'une minirétrospective. Elle s'inscrit dans le cadre du troisième volet du festival du Mois de la photo, qui s'intitule, poétiquement, «Une façon de fermer les yeux». D'après le catalogue du festival, ce volet est censé nous montrer comment la photographie «façonne notre activité imaginative», mais aussi comment

elle peut «se plier à notre volonté d'imagination». C'est un thème qui se prête donc parfaitement à l'art conceptuel, qui est «l'art de l'idée» par excellence.

Seul et par l'intermédiaire de sa N.E. Thing Company, Iain Baxter a joué un rôle important dans le développement de l'art conceptuel. Cette exposition nous présente des exemples très intéressants de ce type de production. L'œuvre *Idea of a Polaroid*, de simples négatifs sur lesquels on a inscrit des titres suggestifs (*Photograph of a Landscape, An Idea of a Photograph*), remet en question de manière efficace le processus même de la photographie, en inversant le rôle de l'artiste et celui du spectateur. Dans un autre genre, *Reflected Arctic Landscape* de 1969, une photographie d'un miroir qui réfléchit la lueur du soleil dans le cercle polaire, préfigure le Land Art.

Pour le visiteur qui connaît déjà la production des années 70 et 80 de l'artiste, les œuvres récentes, que l'on a rarement l'occasion de voir à Montréal, sont plus surprenantes. *One Canada Video* est un film de 100 heures projeté sur le pare-brise d'une voiture dont on se

demande d'ailleurs comment on a fait pour l'intégrer à la galerie. Ce «travelogue» étonnant a été filmé tout le long de la Transcanadienne. En célébrant la «variété des cultures qui vivent ensemble avec harmonie» dans l'immensité du pays, cette œuvre, à saveur fédéraliste, fera certainement hausser les sourcils de certains visiteurs, d'autant plus que la traduction française du texte qui accompagne l'œuvre est presque illisible. Mais il faut aller au-delà des sentiments politiques et prendre le temps de s'asseoir un moment dans le véhicule (le film se visionne à l'intérieur de la voiture) pour saisir la grande beauté de cette pièce. Iain Baxter est avant tout un créateur habile qui sait jouer avec de nombreux supports. La grande variété des œuvres présentées dans cette exposition vient l'attester.

Collaborateur du Devoir

IAIN BAXTER

Jusqu'au 22 octobre
Centre de l'image contemporaine
Vox
1211, boulevard Saint-Laurent

LE MOIS DE LA PHOTO
À MONTRÉAL

9^e ÉDITION

08 / 09 / 05
10 / 10 / 05

IMAGE & IMAGINATION

EXPOSITIONS PROLONGÉES

- Musée des beaux-arts de Montréal
Tracey Moffatt • 7 septembre - 4 décembre
- Occurrence, Espace d'art et d'essai contemporain
Diane Borsato, *Comment vivre de la lumière* • 10 septembre - 15 octobre
- Articule
Carolee Schneemann, *Images désincarnées* • 7 septembre - 23 octobre
- Optica, Un centre d'art contemporain
Ramona Ramlochand, *White Desert* • 10 septembre - 15 octobre
- Galerie Liane et Danny Taran, Centre des arts Saidye Bronfman
Michael Ensminger, Rafael Goldchain, Noritoshi Hirakawa & Annu Palakunnathu Matthew, *Liens d'échanges* • 8 septembre - 13 novembre
- Les Impatients, Centre d'expression et d'interprétation de l'art thérapeutique et de l'art brut
Noir et Blanc sur Les Impatients. Prise 2
Commissaire et photographe : Gabor Szilasi • 8 septembre - 28 novembre
- Musée McCord
Images premières : mutations d'une icône nationale. Commissaire : Vincent Lavoie • 3 juin - 30 octobre
- MAI (Montréal, arts interculturels)
Barbara Astman, Ted Hiebert, Martyn Jolly & Roberto Stephenson. *Les Revenants* • 3 août - 5 novembre
- Vox, centre de l'image contemporaine
Iain Baxter &. Commissaire : Marie-Josée Jean • 10 septembre - 22 octobre

Merci à nos partenaires



Consultez la programmation complète sur notre site internet

WWW.MOISDELAPHOTO.COM

Au Musée national des beaux-arts du Québec

CLARICA
présente

raconte-moi

du 06.10.05 au 09.04.06

Une exposition internationale d'envergure qui explore le thème du récit en art contemporain.

Francis Alys / Janet Cardiff et George Bures Miller /
Dominique Gonzalez-Foerster et Christophe Van Huffel / Trevor Gould /
Pascal Grandmaison / Melik Ohanian / Dominique Petitgand /
Robert Racine / Anri Sala / Michael Snow / Su-Mei Tse / Gillian Wearing

Visite commentée de l'exposition avec Marie Fraser, commissaire invitée,
le mercredi 12 octobre à 19 h 30. Gratuit

Janet Cardiff et George Bures Miller
The Berlin Files, 2003
Image tirée de l'installation audio et vidéo.
Avec l'aimable permission des artistes
et de la Lighting Augustine Gallery, New York

Musée national des beaux-arts du Québec

L'exposition est réalisée en collaboration avec le Casino Luxembourg, Forum d'art contemporain. Elle bénéficie du soutien du Conseil des Arts du Canada et de l'AFAC, Association Française d'Action Artistique - Ministère des Affaires étrangères de France.

Parc des Champs-de-Bataille, Québec www.mnba.qc.ca (418) 643-2150 1 866 220-2150
Le Musée national des beaux-arts du Québec est subventionné par le ministère de la Culture et des Communications du Québec

DE VISU

Faites de beaux rêves

LE BOUCLIER MAGIQUE

Diane Landry
Galerie Oboro
4001, rue Berri, espace 301
Prolongé jusqu'au 22 octobre

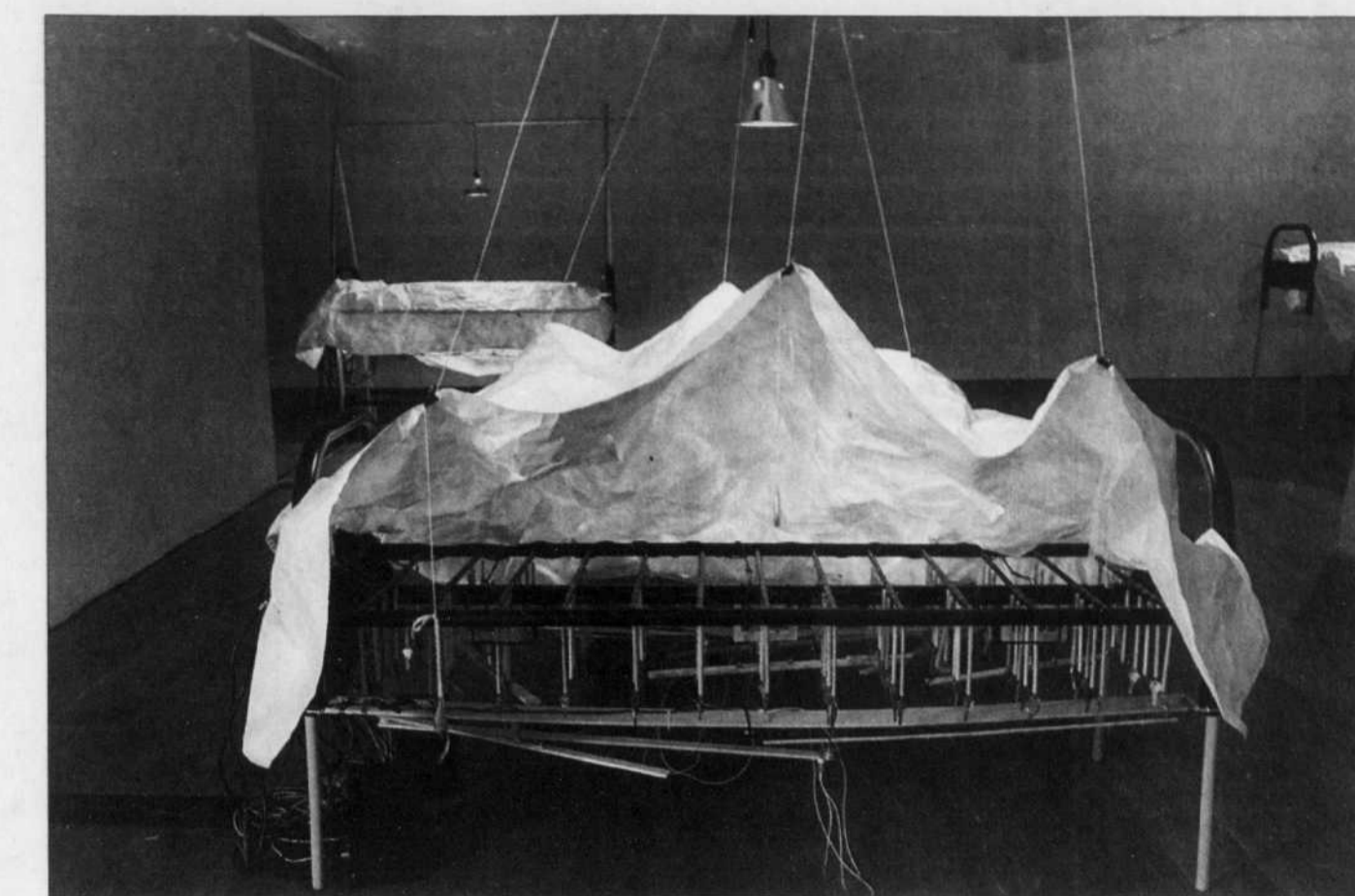
BERNARD LAMARCHE

Diane Landry est très certainement une des artistes les plus stimulantes du moment au Québec. À Oboro, elle condense en quelques œuvres, dans ce qu'elle nomme des œuvres «mouvelles», certaines des préoccupations qu'elle nourrit depuis une dizaine d'années. Ces œuvres sont constituées d'objets, de mouvement et de son. Et l'artiste continue de conférer à ces machines une belle charge émotive.

Dans la pénombre, Landry a installé trois lits articulés de son cru. Chacun de ces lits industriels, sans histoire, est recouvert de larges feuilles de papier sous lesquelles s'activent de petits mécanismes qui viennent secouer la quiétude de ces draps de fortune. Émettant un bruissement, le papier tangué, flotte ou se déploie, comme si des ailes s'emparaient de lui. Un éclairage tamisé perce ces couvertures, comme si les habitants de Neverland allaient passer de ce côté, et confère ainsi à l'ensemble une dimension enchanteresse, une qualité onirique.

Landry a le don d'actionner plusieurs pistes de lecture pour ses œuvres. Dans le passé, elle a déjà travaillé avec des ombres projetées. Le truc fort efficace de dissimuler des objets en mouvement sous le papier vient d'une œuvre, *Les Tables tourmentées*, de 1999, qu'elle avait exposée lors d'une présentation de groupe à La Centrale, à Montréal, lors de l'exposition *Machines festives*. À sa dernière présence en solo à Montréal, sauf erreur à la défunte galerie Christiane Chassay, Landry, à l'aide de trois manivelles à coulisse, de trois petites lumières et d'un peu de plastique, avait déployé sur le mur des méduses de toute beauté.

Ici, la part de l'ombre fait également son chemin. L'artiste de Québec joue avec intelligence la carte du mystère. On voudra se pencher pour découvrir les mécanismes qui se cachent sous le papier, comme pour aller voir si des monstres ou des fées ne se cachent pas sous le lit. Là, les



Dans la pénombre de la galerie Oboro, Diane Landry a installé trois lits articulés de son cru. Chacun de ces lits industriels, sans histoire, est recouvert de larges feuilles de papier sous lesquelles s'activent de petits mécanismes qui viennent secouer la quiétude de ces draps de fortune.

œuvres, plutôt que de s'effondrer en livrant leurs secrets, continuent d'alimenter l'imaginaire, alors que les objets que les mécanismes remuent, des clés ou les pages couvertures de livres, apportent d'autres contenus à l'ensemble, notamment les clés qui servent assurément pour leur contenu symbolique autant que pour leurs qualités sonores, ajoutant leurs tintements au froissement du papier.

Landry exploite avec finesse les propriétés du papier, ses qualités physiques (le froissement du papier) comme sa nature de support. La surface blanche, complètement vide, devient comme le lieu d'une écriture du dessous, celle, fugace, des ombres. En plus, il s'agit d'un écran où il est possible pour le spectateur de projeter ses fantasmes. Ces draps de papier sont agités dans tous les sens, au propre comme au figuré,

et finissent par évoquer une respiration calme ou haletante.

Pour cette exposition, Landry a également produit une première bande vidéo dans le Laboratoire nouveaux médias d'Oboro, à l'occasion d'une résidence au mois d'août. Encore une fois, la chose est une réussite. Dans la petite salle de la galerie, la bande vidéo défile. Il est possible de la voir à partir d'une fenêtre aménagée à même le mur de la galerie. Une femme dort, sur un sofa. Son sommeil est troublé par on ne sait quoi, à travers une application fort judicieuse de la technique du *morphing*. Landry non seulement comprime le temps, mais elle donne lieu à un étrange théâtre. Le corps se transforme, se tord,

mais aussi, grâce au recours à la superposition des images qui s'ajoute au *morphing*, il finit par presque se liquéfier. Les images qui en découlent ne ressemblent à rien d'autre. Elles nous rivent sur place.

NÉBULEUSE

Laetitia Giraud
Observatoire 4
372, rue Sainte-Catherine Ouest,
espace 426
Jusqu'au 15 octobre

S'il vous chante d'aller voir une exposition un peu bonbon mais tout de même nourrissante, celle de Laetitia Giraud vous comblera

sans contredit. La jeune artiste a produit une installation, un environnement faudrait-il dire pour être plus précis, dans lequel on peut s'engouffrer complètement. Là, l'œuvre s'empare du sens de l'émerveillement qui peut encore nous animer.

Une myriade de dates plus ou moins reculées dans le temps sont disséminées, couplées comme s'il s'agissait de dates de naissance et de mort. Leur signification viendra plus tard. Au centre de la galerie, une grande boîte a été construite. Il suffira de se déplacer un peu, en consultant les dates par exemple, pour découvrir une porte d'entrée. Il ne reste qu'à accepter l'invite.

À l'intérieur, dans une obscuri-

té presque totale, la pièce nous fait baigner dans le firmament. L'artiste a aménagé dans les parois de cette boîte noire de petits trous de différentes tailles, par lesquels entre la lumière. Ainsi, une constellation entière est offerte à la vue. Une observation plus soutenue mènera à voir que, dans les plus grosses de ces étoiles, des visages sont visibles. L'artiste a repris — c'est écrit dans un communiqué disponible en galerie — quelque 400 portraits du siècle dernier, «glanés sur des tombes, dans des cimetières de France et d'Italie».

Cette *camera obscura* à échelle humaine a été réalisée avec une justesse de ton qu'il faut saluer. Une foule de références nous viennent en tête en même temps que la lumière dans les petits trous. Aussi ces petits portraits sont-ils pris en charge par la lumière qui s'introduit. Il est possible d'y voir un lien tenu avec les croyances anciennes qui disaient que l'esprit était fait de lumière, une lumière que la photographie était capable de capter. La photographie et son histoire sont convoquées à plus d'un titre et avec un certain bonheur. Et l'idée (peut-être un peu poussée, j'avoue que ce n'est qu'une intuition) affleure que ce sont les dates, au mur, qui éclairent l'intérieur de cette séduisante chambre noire, comme si l'histoire (ou le temps qui passe, à tout le moins) devenait la lumière par laquelle ces existences anonymes s'éclairaient.

Par contre, une référence s'impose davantage, et la chose est amusante. Chacun de ces portraits est joué comme la tête dans la lune de Georges Méliès (dans *Le Voyage dans la lune*, de 1902). Ceci est évident au point où on pourrait presque lire cette allusion comme une citation visuelle. Elle limite peut-être un peu les prétentions transcendantes de l'artiste, qui soutient jouer «sur des paradoxes visuels tels que le néant et la multitude, l'effacement et l'apparition, le tangible et l'impalpable, la matière et la transcendance». Néanmoins, l'expérience en vaut tout à fait la chandelle.

Le Devoir

JEAN PAUL RIOPELLE

Estampes et Mutations

Exposition du 12 octobre au 12 novembre 2005

GALERIE SIMON BLAIS

5420, boul. Saint-Laurent H2T 1S1 514-849-1165 Ouvert du mardi au vendredi: 10h à 18h, samedi: 10h à 17h

IMPORTANTE EXPOSITION

« Œuvres choisies »
1-22 octobre, 2005

1^{er} ÉTAGE

JEAN-PAUL RIOPELLE
JOAN MITCHELL

Achat immédiat pour
œuvres canadiennes
et européennes.

2^e ÉTAGE

Canadien
Coburn
Fortin
Kriechhoff
Lemieux
Letendre
Milne
Européen
Chagall
Hervé
Miro
Picasso
Rembrandt
Richet

Galerie Claude Lafitte

2160 rue Crescent, Montréal • (514) 842-1270

YVES TRUDEAU

Réflexion sur un monde silencieux, sculpture

MERCREDI 12 OCTOBRE AU SAMEDI 12 NOVEMBRE

Vernissage : 12 octobre • 5 à 8 • en présence de l'artiste

GALERIE BERNARD

3926 rue Saint-Denis, Montréal (Québec) H2W 2M2, Tél.: (514) 277-0770

Horaires : mercredi 11h-17h, jeudi-vendredi 11h-20h, samedi 12h-17h et sur rendez-vous

SÉRIE « AVEC OU SANS SUCRE »

CAUSERIE LE DIMANCHE MATIN

ENTRÉE LIBRE

« TENEZ LA POSE » LE PORTRAIT COMME GENRE

DIMANCHE 9 OCTOBRE 2005 À 11H30
DIAPOS COMMENTÉES PAR ÉDOUARD LACHAPPELLE
CAFÉ ET CROISSANTS SERVIS DÈS 11H

100, rue Sherbrooke Est, bureau 4000, Montréal, tél. 514-842-1043

LES IMPATIENS

LE SIXIÈME SENS

Exposition de groupe
Sculptures, Peintures
jusqu'au 6 novembre 2005

studio 261
galerie d'art

261, St-Jacques Ouest, Montréal (Québec)
Tél.: (514) 845-0261 - www.studio261.ca

Une exposition à ne pas manquer!

Du 6 au 23 octobre 2005

la Galerie d'art Diane Lefrançois présente
les œuvres de Sylvie Pomerleau
en duo

avec Madeleine Lesage, faiences et peintures

Sylvie

Aux limites du lointain

Pomerleau



Aux limites du lointain # 2, acrylique, collage sur MDF 96 x 204 cm



Aux limites du lointain # 22, acrylique, collage sur MDF 30 x 30 cm

MADELEINE
LESAGE

Histoires d'Elle

Le baiser, H 18", céramique

Galerie d'art Diane Lefrançois

« Une galerie que l'on choisit »

1329 B, AVENUE MAGUIRE, SILLERY (QUÉBEC) G1T 1Z2
Tél.: 418-688-1456 www.diane-lefrancois.com galeriedl@bellnet.ca

Jusqu'au 30 octobre

MARC • ANTOINE NADEAU

à la GAO - 495-7419



Kittie Bruneau

QuartierLibre

Galerie d'art

APRÈS CENT ET MILLE TABLEAUX, ŒUVRES RÉCENTES ET ANCIENNES DE KITTIE BRUNEAU
Du 4 au 30 octobre 2005 au 4289 rue Notre-Dame Ouest à Montréal
Du mercredi au samedi de 12h à 18h et le dimanche de 12h à 17h
Renseignements : (514) 933-0101 ou www.quartierlibregalerie.com

Prix François-Houdé

Exposition des œuvres
des finalistes de 2005 et
du lauréat de 2004

Décerné depuis 1996 par la Ville de Montréal, en collaboration avec le Conseil des métiers d'art du Québec, le prix François-Houdé vise à promouvoir l'excellence de la nouvelle création montréalaise en métiers d'art et à favoriser la diffusion d'œuvres de jeunes créateurs.



Finalistes en 2005 : Nadine Busque, Halina Carter, Karine Demers, Véronika Horlik, Catherine Labonté, Tanya Lyons, Nicola Mainville, Mariëtte Morency, Marika Nelson et Caroline Ouellette

Lauréat en 2004 : Patrick Primeau, artiste verrier

Du 7 octobre au 6 novembre
Vernissage le 13 octobre à 17 h 30

Le nom du lauréat de 2005 sera dévoilé à l'occasion du vernissage.

Galerie des métiers d'art du Québec
(bientôt Galerie CRÉA, métiers d'art contemporains)
Marché Bonsecours
350, rue Saint-Paul Est, Montréal (Québec) H2Y 1H2
Téléphone : 514 878-2787, poste 2
galerie@metiers-d-art.qc.ca
www.galeriesdesmetiersd-art.com

Horaires : du samedi au jeudi de 10 h à 18 h
et les vendredis de 10 h à 21 h

Montréal

CMAQ

Peintures
Œuvres sur papier
Sculptures

Jean Paul Riopelle

OCTOBRE
5 - 30

GALERIE
orange

81, Saint-Paul Est, Montréal
(514) 396-6670
info@galerieorange.com
www.galerieorange.com

LIVRES

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Étrangers parmi les étrangers

Anna Moï raconte l'Indochine

GUYLAINE MASSOUTRE

On connaît de l'Indochine surtout celle de *L'Amant* et de *Barrage contre le Pacifique*, immortalisée par Marguerite Duras. Inoubliables, aussi, les images du film *Indochine* de Régis Wargnier, avec Catherine Deneuve. Ou sont passés les cent ans de colonialisme français, redouté des Vietnamiens autant que la force japonaise, telle que déployée en 1945? Pour les Occidentaux, il est surtout resté la guerre du Vietnam, puis l'image du champ libre au communisme. Ce fut d'abord une résistance, à partir de 1941; celle-ci servit les Alliés. Puis en 1954, elle mit un terme à la pénétration française, domination qui mit en œuvre un rapport à l'interculturel plus que défaillant.

En dehors du fait francophone, dans ce pays au charme indénié, un fort ressentiment n'a cessé de gronder. Pourquoi? Et qu'en est-il de l'ancienne division de l'opinion française face à l'impérialisme de ses dirigeants? Rien de moins simple, vu de Paris ou d'Hanoi. D'un côté, on trouve des romans comme ceux de Dai Sijie, où l'image flatteuse d'une culture française libérale soutient les droits de l'homme. De l'autre côté, certains romans de l'Afrique noire — qu'on pense au Camerounais Mongo Beti —, du Maghreb, de l'Égypte, du Liban... cernent les effets peu reluisants de la colonisation.

C'est dans cette seconde catégorie que se tient Anna Moï. Journaliste à Hanoi, sa langue n'atteint pas toujours l'ampleur voulue dans l'écriture. Mais au-delà de son économie d'expression, du pointillisme de son récit, Gallimard force la diffusion de son message. A juste titre. La parole est donnée à l'autre, qui veut la prendre, si longtemps tenu dans l'incapacité de faire valoir ses droits.

Une vitalité surprenante

Dans *Rapaces*, Anna Moï montre son sens des identités en transit. Elle y fait valoir les contradictions en mouvance à travers plusieurs



La journaliste, écrivaine et styliste Anna Moï

personnages qui s'adaptent. La jeune romancière — qui a déjà signé *Riz noir* (Gallimard), une histoire véridique de bagne à Poulo Condor — réussit ainsi un second roman intéressant. La toile historique du Vietnam, étoffée de documentation et de faits véridiques, apparaît à travers des personnages typiques et exemplaires. Un sculpteur de faucons, employé par la riche Mission chrétienne, incarne le petit peuple qui s'enrichit.

L'habileté de Moï s'étend au récit d'épisodes crus et plus que troubles, qu'elle chapeaute de citations. Des extraits de mémoires de l'amiral Decoux, qui était à la barre de l'Indochine au moment de la grande famine, font valoir les arguments de son autorité malsaine et la gravité de ce qui s'ensuivit.

Comment la population du Vietnam survécut-elle, du bouddhisme au capitalisme économique? Par de multiples violences qui poussèrent Français, Américains et autres convoitises hors de là. Les désastres vietnamiens — inondations, fléaux, séquences politiques, épreuves incroyables — ne se comptent pas.

Rapaces aide à rendre l'histoire plus claire. Le roman décrit l'épouvantable famine qui, en 1944-45, décima, dit-elle, deux millions de Vietnamiens. On mourait dans la rue;

les cadavres béaient sous le bec des oiseaux de proie; on brûla des villages vidés de leurs âmes. La famine fut l'un des maux découlant de la guerre. L'Indochine en est tatouée comme certaines îles du bagne. Moï, avec son sens du détail, en rapporte des moments hallucinants de désespoir.

Une lourde responsabilité

Le pire de cette tragédie? La manigance et l'arrogance des maîtres, aveugles au pays. Le riz, réquisitionné et vendu à bas prix à l'allié de Pétain, le Japon, était stocké en suffisance. Impossible à livrer, il se mit à pourrir. L'injustice ne put pas perdurer, en dépit des mots de la prétendue diplomatie.

Comment le peuple se releva-t-il des violences esclavagistes qui lui furent imposées? Bien des militaires français furent décapités par les Japonais. Que serait devenu le stratagème colonialiste, opératoire tant sur le plan idéologique que sur le plan religieux, sans la nouvelle donne mondiale?

Moï, sans se prononcer, jette une lumière précieuse sur les faits, sur la psychologie des «ralliés» (qui ne sont plus des étrangers), comme sur les mensonges de la propagande; sur les fumeries d'opium et sur le maquis. A l'ancien rapport de force se substitue une saisie complexe des relations d'altérité. Une tension existe, dans son écriture heurtée, qui laisse entendre que tout n'est pas réglé.

Lourde des idéologies, quelles qu'elles soient, insensibles à l'humain, elle montre ce que survivre voulut dire quand de riches profiteurs de l'Orient, venus des quatre coins du monde, imposaient leurs besoins, croyances et caprices aux indigènes. Les uns avaient une valise toujours prête en cas d'orage. Les autres ne se plaignaient pas. Ils mouraient à tour de bras.

Collaboratrice du Devoir

RAPACES

Anna Moï
NRF Gallimard
Paris, 2005, 192 pages



Capture de combattants indochinois à la bataille de Phu-Ly, le 3 juillet 1954, par des tirailleurs marocains en service dans l'armée française.

Les Cahiers Gabrielle Roy

Cette collection rassemble des inédits de la grande romancière ainsi que des études portant sur son œuvre



272 pages - 25,95 \$



256 pages - 25,95 \$



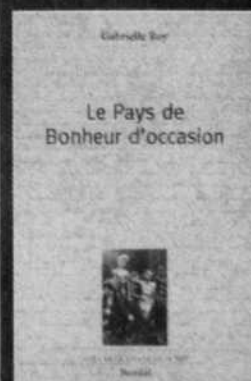
396 pages - 29,95 \$



276 pages - 25,95 \$



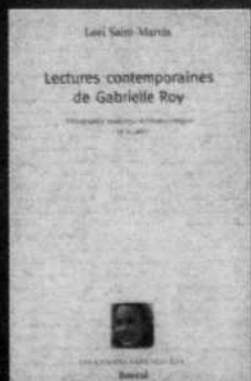
832 pages - 34,95 \$



160 pages - 17,95 \$



260 pages - 22,50 \$



192 pages - 22,50 \$



112 pages - 16,95 \$

Boreál
www.editionsboreal.qc.ca